

Georges ANGLADE

[† 1944-2010]

Docteur en géographie et Licencié en Lettre, en Droit et en Sciences sociales  
de l'Université de Strasbourg  
Fondateur du département de géographie de l'UQÀM.

(2004)

# LEURS JUPONS DÉPASSENT.

*Lodyans*

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)  
Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"  
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Georges ANGLADE

**LEURS JUPONS DÉPASSENT. Lodyans.**

Montréal : Lanctot Éditeur et Georges Anglade, 2004, 136 pp. Petite collection Lanctot. 1<sup>re</sup> édition : Cidhca, 2000.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 12 octobre 2009 de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : [anglade.georges@uqam.ca](mailto:anglade.georges@uqam.ca)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Comic Sans, 12 points.

Pour les citations : Comic Sans, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Comic Sans, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 8 mars 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



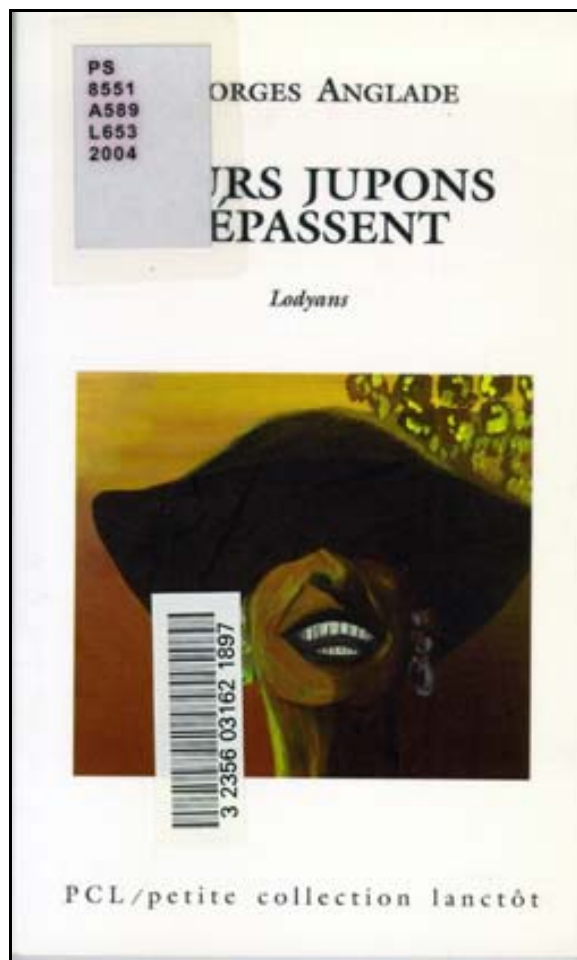
Georges ANGLADE

[ † 1944-2010 ]

Docteur en géographie et Licencié en Lettre, en Droit et en Sciences sociales  
de l'Université de Strasbourg

Fondateur du département de géographie de l'UQÀM.

## LEURS JUPONS DÉPASSENT. Lodyans



Montréal : Lanctôt Éditeur et Georges Anglade, 2004, 136 pp. Petite collection Lanctôt. 1<sup>re</sup> édition : Cidhca, 2000.

Illustration de la couverture : Extrait de « Éclats » par Phil (1997).  
Huile sur massonite, 14x 18 pouces (35,6 cm x 45,7 cm). Collection privée.

# Table des matières

## Quatrième de couverture

1. La fabrication des petits machos
2. Au nom du père et du fils
3. Madame Grandbousin du Limousin
4. La petite malice
5. La mort du Colonel
  
6. La grande clameur
7. Les demandes impromptues
8. L'antichambre du Nobel
9. Les bébés volés
10. Le petit curé du pont de Léon
  
11. Les amants de la Ravine du nord
12. Lincoln, Churchill et le contremaître
13. Le sourire perdu des garçons de café
14. Qui a coulé *Le Neptune* ?
15. *Verbatim* : recette pour quatre
  
16. La machine à faire des trous
17. La lumière et le bout du tunnel
18. Le cauchemar de Governor's Island
19. L'Amiral léoganais
20. Le téléphone de mon compère
  
21. Les conseillers du Chef sur son assassinat
22. La galerie des portraits à grands traits
23. *Cuba est revenue* !

24. [Ni pour ni contre... tout au contraire](#)
25. [Les orphelins du sida](#)
26. [Une déveine haïtienne](#)

[Glossaire](#)

[Fiction et subversion dans la lodyans](#)

[Les recueils de lodyans](#)

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

## QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Deuxième volet d'une trilogie consacrée à la vie rêvée et pourtant bien réelle de la diaspora haïtienne établie à Montréal, *Leurs jupons dépassent* réunit quelque vingt-six lodyans comme autant d'exils racontés tout en métaphores par la voix grave et chantante de l'Orateur. La mémoire fragilisée des voyageurs sans retour est ici apaisée par ce père narrateur qui se souvient pour nous d'histoires savoureuses, d'anecdotes de la plus haute importance et de contes populaires typiquement haïtiens.

« [...] À preuve, les délicieux recueils de *lodyans* publiés depuis quelques années par Georges Anglade, oraliture par excellence "classique" ancrée dans le présent de l'exil et de la diaspora. Qu'ils parlent d'une veillée aux morts à Quina, du duvaliérisme, du football ou qu'ils nous entourloupent avec des exercices de style au sujet de Port-aux-Morts ou de Nédgé (Notre-Dame-de-Grâce), les lodyans disent peut-être toujours un certain lyrisme réaliste. "Il faut pas se tromper, Haïti, le goût d'Haïti, n'a rien à voir avec tous les exotismes isléens." Non, il ne faut pas se tromper. La *lodyans* énonce toujours la vérité, quelle qu'elle soit, impossible ou fantasmée, noire et atemporelle. »

MICHEL PETERSON, *Nuit Blanche*,  
no 92, octobre 2003





*Écrivain et géographe, Georges Anglade est professeur honoraire à l'Université du Québec à Montréal ; mention d'honneur du prix international José Martí de l'UNESCO, en 1999, pour sa contribution au développement et à la préservation de l'identité des pays de l'Amérique latine et des Caraïbes, en hommage à sa carrière triple dans les domaines scientifique, politique et littéraire.*

## Du même auteur

1974, La didactique en manière de bilan sur Haïti.

L'ESPACE HAÏTIEN (1974). Les Presses de l'Université du Québec. x + 222 pages, illustrations, 10e tirage 1996.

LA GÉOGRAPHIE ET SON ENSEIGNEMENT (1976). Lettre ouverte aux professeurs de l'enseignement secondaire en Haïti. Les Presses de l'Université du Québec. xiii + 66 pages, tableaux.

MON PAYS D'HAÏTI (1977). Les Presses de l'Université du Québec. xiii + 112 pages, illustrations, 6e édition 1991.

Disque : PAROLES DE GÉOGRAPHE (1978)

Production Radio Canada International. disque long-jeu, 33 tours, 1 heure, no F. 75. Réalisation O. Diopp, « Pédagogie et civilisation » au Festival des Arts et de la culture nègre, Lagos, Nigéria 1977.

MURALE PÉDAGOGIQUE : SE PEYI PA NOU (1978). Murale en quadrichromie, 1/600.000e, 21 x 28 p. Éditions Les Presses de l'Université du Québec.

1982. La construction théorique d'un paradigme de développement et de démocratie.

ESPACE ET LIBERTÉ EN HAÏTI (1982a). ERCE et Centre de Recherches Caraïbes, Université de Montréal. - Reader de 17 interventions de 1977 à 1981. 144 pages, tableaux.

HISPANIOLA (1982b) En collaboration avec R.E. Yunén et D. Audette. ERCE et Universidad catolica Madre y Maestra, Santiago-République Dominicaine. Murale en quadrichromie 1m x 1.40m

ATLAS CRITIQUE D'HAÏTI (1982c). ERCE et Centre de Recherches Caraïbes, Université de Montréal. 80 pages de format 10 x 13 pouces, 18 cartes quadrichromie.

ÉLOGE DE LA PAUVRETÉ / OCHAN POU MALERE (1983) Discours de circonstance / Prix international 1983 « Atlas et Cartes » The International Association of printing House Craftsmen. ERCE, 63 pages de format 12 x 17mm.

1990, L'alternative à la jonction du politique et du scientifique

CARTES SUR TABLE, juin 1990 Trois volumes, 600 pages, en coffret co-édition Henri Deschamps & ERCE, Port-au-Prince, Montréal.

- Volume 1 : Itinéraire et raccourcis, 200 pages.
- Volume 2 : Divergences et convergences, 200 pages.
- Volume 3 : jonctions et carrefours, 200 pages.

- LA CHANCE QUI PASSE, novembre 1990.

Manifeste des mouvements démocratiques, 100 pages. Lavalas, Port-au-Prince Haïti.

RULES RISKS AND RIFTS IN THE TRANSITION TO DEMOCRACY IN HAITI. Reprint : Fordham international Law Journal, vol. 20, avril 1997, number 4, p. 1176-1214. ISSN : 0747-9395 On line : Lexis-Nexis.

1999, Le littéraire : la promotion de la lodyans haïtienne.

LES BLANCS DE MÉMOIRE (fiction 1999). Éditions du Boréal, Montréal ; Diffusion Seuil, Paris, 224 pages, recueil de Lodyans.

LEURS JUPONS DÉPASSENT (fiction 2000 et 2003)

CIDIHCA, 208 pages, BH bibliothèque haïtienne, 2000 Lanctôt éditeur, pcl/petite collection lanctôt, 2003. Montréal, recueil de Lodyans (en livre de poche)

CE PAYS QUI M'HABITE (fiction 2002). Lanctôt éditeur, 128 pages. Montréal, recueil de Lodyans.

ET SI HAÏTI DÉCLARAIT LA GUERRE AUX USA ? (roman 2003).  
En Feuilleton au NOUVELLISTE de Port-au-Prince, juin 2003

Nous remercions le ministère du Patrimoine canadien et le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous remercions également la SODEC, du ministère de la Culture et des Communications du Québec, de son soutien. Lanctôt éditeur bénéficie du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

# 1

---

## La fabrication des petits machos

[Retour à la table des matières](#)

La fabrication de chaque petit macho supposait beaucoup de petites pièces. À emboîter de savante manière. Patiemment. Le schéma de montage était depuis longtemps connu. Même si les provinces, et la capitale, se rejoignaient dans l'utilisation d'identiques tours de main ancestraux pour la mise au point des petits garçons, il reste que chaque province cultivait quelques fantasmes personnellement, pour se démarquer des autres. À Quina, le comble de la félicité était de mourir à quatre-vingt-deux ans, de mort violente, sous les balles assassines du mari jaloux d'une jeune bougresse, éperdue ! Mais l'image ne s'arrêtait pas là dans son envol, encore fallait-il avoir dépensé tout son avoir pour cette belle, et ne laisser à sa mort qu'un seul chèque, de préférence sans provision, pour ses funérailles.

Chaque petit garçon donc, bien avant les premières manifestations d'une sortie prochaine de l'enfance par quelques jets nocturnes d'un sommeil étoilé, était exposé à cet idéal dont il pouvait répéter le mot à mot, sans encore trop comprendre le sens, même pour les plus délurés

et les plus imaginatifs. La pression était grande pour que chaque petit mécano franchisse les degrés les plus enviabiles de l'Ordre National de la Braguette, cette société pas secrète du tout à Quina, l'ONB dont on devenait ipso facto membre, dès la différenciation sexuelle de l'embryon, à sa première semaine de vie, le septième jour précisément, disait-on. Je me souviens de m'être beaucoup tracassé une année, à propos du seul vieillard de quatre-vingt-deux ans, père Gélumet, à essayer de deviner pourquoi un jeune mari jaloux devait occire de quelques balles ce dernier survivant des joueurs de bezigue de Porte-Gaille, qui n'avancait plus que lentement, courbé à quatre-vingt-dix degrés, à l'aide d'une marchette, sur quatre roues de trottinette, que lui avait confectionnée son fils, le soudeur de la ville. Le père Gélumet n'avait pas le physique de l'exploit. Et personne ne l'assassina jusqu'à son quatre-vingt-troisième anniversaire. Ce jour-là, après les nombreuses visites qui étaient passées le saluer bruyamment, comme pour fêter le grand risque auquel il avait habilement échappé, lui laissait-on entendre, avec des airs entendus et force clins d'yeux, je résolus d'approfondir la question.

Je ne pouvais l'aborder de front, avec quelque adulte que ce soit. Pas plus qu'avec les copains de mon âge, car tout questionnement des viriles normes célébrées revenait à trahir un rituel enfoui sous de lointaines initiations de groupes en forêts africaines, et, *last but not least*, à surtout se faire suspecter, sinon accuser, de tendances tendancieuses pour un petit garçon de sexe masculin. Il fallait donc, pour mériter la raison sociale d'homme-à-femmes, avoir couché dans une vie d'homme avec tant de centaines de femmes, et aucune place n'était faite à ceux qui rêvaient plutôt de centaines de fois avec la même femme. Je ne crois pas avoir entendu à ce sujet, une seule fois, le mot fidélité, substantif sans objet chez le genre masculin. Sauf pour les pigeons.

Il fallait à un homme autant de femmes que de jardins, et l'on citait tel ou tel patriarche riche de quatre-vingt-dix ou de cent parcelles de café dans la montagne et d'autant de femmes-jardins. Il flotait même une sorte de dédain pour les sourates du Prophète qui limi-

taient à quatre le nombre d'épouses. Des versets anémiques. Il est vrai, s'empressait-on d'ajouter, admiratif, que les harems étaient exceptions courantes chez les musulmans. Ainsi découvrait-on les religions du monde, et la diversité des peuples, à travers le petit bout de la lorgnette des mâles de l'espèce. Jamais l'expression de « tête chercheuse », qui venait tout juste de faire son entrée dans la vulgarisation scientifique, n'avait paru plus adéquate pour faire savoir, aux petits garçons, à quoi devait servir leur pénis. Le mot fut adopté pour désigner la chose.

Je me mis à collectionner, en cachette, comme les morceaux d'un puzzle à assembler dès que possible, remarques coquines et bribes égrillardes. Et aussi toute une somme de références littéraires régulièrement convoquées au secours de l'imaginaire local. Le père Karamazov était le plus cité, lui qui souhaitait mourir *content dans le lit d'une femme comme un général sur son champ de bataille, sabre au clair*. Le livre ne devait me tomber entre les mains que dix ans plus tard, et c'est avec avidité que je le traversai, en faisant une pause émue au passage qui s'était rendu jusqu'à Quina, Dieu seul sait par quel chemin ! Je me rendais bien compte qu'avec le temps, ceux de Quina avaient ajouté le « *sabre au clair* », qui avait échappé à Dostoïevski, mais qui, reconnaissons-le, ne méritait pas de cette dernière scène. Ce genre de rajouts était fréquent dans les citations des « pages roses » quinoises du parfait petit macho.

Mais, c'est l'étrange ferveur dont bénéficiait Mussolini qui fera plus tard couler beaucoup d'encre complètement à côté de l'encrier. D'abord la chanson que, dès huit ou neuf ans, je connaissais par cœur, et que je peux encore chanter. Domage que le passage de la lodyans de l'oral à l'écrit nous prive ici de cette mélodie entraînante que je n'ai jamais entendu entonner ailleurs qu'à Quina. Depuis la fin de la guerre, elle avait dû disparaître partout, évidemment, sauf dans cette petite ville plus concernée par les performances sexuelles du Duce que par les contre-performances fascistes.



En voulant visiter l'Italie  
Je débarque au pays du soleil  
En vain à l'hôtel je supplie  
Vite une chambre  
Car je meurs de sommeil

Le patron m'dit  
Faudra coucher dehors  
Y'a plus de place  
pas même dans le corridor  
Et au lieu de discuter  
je me mis à lui chanter

Viva Mussolini !  
C'est le plus grand homme  
qui soit à Rome  
et s'il était ici  
Nous aurions bu à sa santé

Et alors le patron de l'hôtel  
me dit : Vous coucherez dans mon lit  
Viva Mussolini  
Etc. etc.

Ma mémoire doit me jouer des tours : deux ou trois phrases de cette chanson se sont certainement perdues en route et une construction boiteuse, au refrain, me semble pourtant fidèle aux paroles telles que je me les rappelle...

Quelques anthropologues, ethnologues, géographes et autres Blancs de passage se sont jetés, dès la fin des années 1950, sur ce courant fasciste qui aurait saisi toutes les personnes du sexe masculin d'une communauté entière. Mais comme, par ailleurs, aucune manifestation fasciste ne venait corroborer cette vénération de Mussolini à Quina, mémoires et thèses se livrèrent à une surenchère explicative de laquelle émergea l'hypothèse d'une nouvelle modalité du fascisme, du genre petit-nègre, par analogie aux parlers du même nom, sorte de dérive tropicale et provinciale bon enfant de la souche européenne. Cet amour suspect serait, pour d'autres, lié au décorum du fascisme, mais cela collait mal dans ces terres fertiles en personnages haut en couleur, plus grands que nature, et dans cette période de guerre mondiale si féconde en chefs flamboyants de toutes sortes (Patton devait laisser son prénom à plus d'un au village, dont moi, et Rommel eut aussi ses inconditionnels). Non, l'énigme est restée entière et la question sans réponse pour les savants, ce qui n'a pas empêché un amoncellement académique de deux décennies. Mais nous autres savions d'où venait cette postérité inattendue de Mussolini bien supérieure à celle de tous les autres chefs !

Si leur terrain avait duré une semaine de plus, ou plus d'une semaine, selon le cas, ils se seraient peut-être rendu compte que l'exceptionnel sillage de Mussolini lui venait de la légende, tenace à Quina, des six mille femmes qu'il aurait séduites dans sa vie - aidé en cela par les trois testicules qu'on lui créditait aussi. Ce doit être pour cela que les chiffres romains que l'on nous faisait écrire en classe avaient de longs jambages de danseuses et que nos chansons célébraient les machos étaient ponctuées de Viva ! que nous poussions à tue-tête en passant devant chez le père Gélumet, en route pour nos sentiers de chasse, Benito, Erwin, moi et les autres.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

2

---

## Au nom du père et du fils

[Retour à la table des matières](#)

Quand naquirent les premiers triplés de Quina, la question immédiate fut, bien avant leur état de santé ou celui de la mère, les trois noms qui serviraient à prouver l'originalité et la culture de leur père, le professeur de latin. C'était une situation jalouée que d'avoir trois fils d'une même portée à nommer.

L'on connaissait le cas des jumeaux qui, sans être très répandu, comptait quand même trois paires dans la petite ville, Alphonse et Larmartine M., Victor et Hugo P., et Histoire et Géographie D'H. que leur père, monsieur D'Haïti, professeur de sciences sociales au lycée, avait voulu nommer du nom des matières qu'il enseignait.

Bizarrement, les filles naissaient toujours seules à Quina. La tradition voulant que le choix du nom des filles revienne aux mères et celui des garçons aux pères, la communauté se retrouvait avec une suite de noms, disons normaux, pour la gent féminine et absolument hors norme, sinon anormaux, pour l'autre sexe. Tout le monde était suspendu à la rumeur qui bientôt devait déferler pour dire, et commenter, le choix de maître Ti-Laurent. Comme il tardait inconsidérément - c'était une

subtile marque d'importance, *il se croit*, disait-on de lui, derrière son dos - au bout de deux jours le bruit courut que le trio sen prénommerait *Lepère, Lefils, Lesaintesprit*. Le maître était pris à son propre piège. Il devait immédiatement abattre ses cartes ou entériner le choix des plaisantins, car, il savait déjà que cette triade sacrée risquait de rester collée à ses fils, à moins de considérablement hausser la mise pour la faire oublier.

C'est que pire qu'un surnom, le *tinonjwèt*, littéralement le « petit nom pour jouer », le *nickname* anglais ou *l'apodo* espagnol, il y a le brocard dont on affuble méchamment quelqu'un. Le sobriquet. Quina était passée maître à ce jeu courant ailleurs, mais que nulle part je n'ai vu poussé à un tel degré de raffinement. Au point que tout formulaire officiel de la mairie déclinait la série, Nom, Prénom, Surnom, Sobriquet, et toute autre désignation sous la rubrique *Ainsi connu...* Les triplés avait de bonnes chances de n'être désignés dans le patelin que comme *Lepère, Lefils, Lesaintesprit* ! À moins que...

Nous savions, encore tout petits, nommer entre nous toute la ville de ces noms de code : *Ti-piqué du Séminaire* pour son derrière pointu, *Frère bobotte de Saint-Louis* à la bouche étonnamment tracée comme un sexe de femme - que nous n'avions encore jamais vu de près d'ailleurs -, *N'a-qu'une-dent, Chinois, Saxophone, Plateau central, Today et Tomorrow, Gros Gras*, etc., liste que chaque lecteur peut s'amuser à prolonger à l'infini en puisant dans son entourage depuis l'enfance.

Ainsi *Blanche Neige* était-elle toute noire. Mais noire de cette carnation d'ébène huilée qui sert à désigner les *Noirs-Bleus* de l'Afrique. À trop vouloir faire aimer les contes des frères Grimm, la maîtresse du certificat d'études primaires s'était vu ainsi épingler pour la vie durant. C'était l'un des plus grands risques du métier que ce tatouage indélébile.

Il y en eut ainsi de toutes les sortes, de coquins comme pour cette dame, professeure de sciences qui, chaque année, revenait enceinte des vacances et que l'on ne nommait plus que *La joie de vivre*, du titre fort en vogue d'une musique carnavalesque. Et même de respectueux,

comme pour *Monsieur Ras-poteau*, à la démarche coincée par des jambes bancales et des fesses serrées, et que notre crainte du directeur d'école nous portait quand même à faire précéder le sobriquet de *Monsieur*. Mais sous cette marotte collective de la dénomination qui avait saisi tout un bourg depuis des générations, il y avait une leçon politique de base que n'avait jamais manqué de tirer le maître de latin : ne pas démeriter comme père, au point de voir les fils changer de patronyme (et les filles se dérober derrière celui de leurs époux).

Il savait ainsi remonter toute notre histoire de violences et de turpitudes pour illustrer ce fait car beaucoup de noms étaient devenus trop lourds à porter par suite d'exactions paternelles. Il citait nombre de cas, il prenait maints exemples où la transmission du nom de famille avait été interrompue, transformée, camouflée, maquillée, éludée, permutée avec celui de la mère, etc. Chaque dictature charriait ainsi, dans son lot d'indignités, certains noms qui en étaient venus à symboliser l'opprobre, souvent ceux liés à la répression.

Alors, les trois noms que lâcha maître Ti-Laurent en pâture à la ville, pour les trois fils de la première grossesse de sa femme, se devaient-ils d'être de *belle eau* (sans qu'à ce jour je sache d'où venait cette expression indépassable *d'intellectuel de belle eau*, fort en usage lors). Tout le monde se précipita sur les pages roses du *Petit Larousse* pour accéder aux subtilités de son choix, Vini, Vidi, Vici, car on savait bien qu'il pensait sa performance impériale et romaine. Et cela fait cinquante ans que n'importe quels triplés à cent lieues à la ronde de Quina ne se sont plus jamais appelés autrement que Veni, Vidi, Vici.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

### 3

---

## Madame Grandbousin du Limousin

[Retour à la table des matières](#)

L'attaché culturel de France faisait pour la première fois une tournée des provinces haïtiennes. L'ordre lui était venu d'en haut, de Paris, depuis qu'un grand reporter avait fait état de la grogne des provinces contre la Compagnie Jean Gosselin, une troupe française qui chaque année dans son périple aux îles francophones ne touchait que Port-au-Prince pour y jouer trois pièces, sans jamais moindrement s'ouvrir aux provinces. L'article, dans le plus pur style à sensation de *Paris-Match*, s'attardait sur l'île magique et mystérieuse et africaine dont on découvrait pêle-mêle le créole et le vodou, les *madansara* et le *plaçage* au son des tambours rituels et sur fond d'ignorances, de la langue aux croyances, des moeurs aux coutumes.

L'Exposition internationale du Bicentenaire de Port-au-Prince en 1949 venait de placer la capitale à la une du monde, mais les provinces étaient restées quantités négligeables. Et négligées. Seules quelques familles bien pourvues faisaient religieusement chaque année le pèlerinage d'une semaine pour voir à Port-au-Prince les trois pièces. De re-

tour de ce « bain de culture », comme il se disait, certains tenaient galerie à les raconter publiquement, en vantant la qualité de la langue et surtout de l'esprit français, si fin si fin.

Il fallait faire quelque chose, mais l'on était quand même loin du temps à venir des excuses publiques pour esclavage, voire des restitutions de ressources massivement détournées qui figureraient aux agendas de l'autre siècle ; nous étions tout juste dans l'après-guerre et l'avant-décolonisation. L'attaché culturel s'était mis en route, et rapport avait été fait quotidiennement à la préfecture de Quina par *télédiol* (télégueule) sur tout ce que le représentant de la France disait à chaque étape le long de la nationale du Sud, la RN 200. Et l'attaché avait dit la même chose à tout le monde, à chacune des assemblées de Grand Goâve, Petit Goâve, Miragoâne. Aussi, quand vint le tour de Quina à la quatrième étape, l'assistance, qui savait déjà tout de ce qui allait être dit, fut-elle impatiente, signifiant au visiteur, par des salves d'applaudissements à chaque inflexion de sa voix, d'abrégier sa communication qui menaçait d'être longue. Cette technique de raccourcissement des discours avait été mise au point depuis longtemps à Quina, car autrement l'on n'aurait plus fait que ça, les écouter. Et ma foi, cette trouvaille marchait presque à tout coup, sauf avec les dépourvus d'humour qui mettaient toujours un certain temps avant de se rendre compte de leur infortune. C'est que tout le monde avait hâte que les discours finissent pour se précipiter sur le buffet que les grandes dames de la ville, aidées des élèves en arts ménagers de chez les Sœurs, avaient mis trois jours à monter. C'était une immense table garnie dressée dans l'auditorium de cette école de filles et je n'avais d'yeux que pour les sandwiches à deux ou trois épaisseurs, aux deux et trois couleurs nationales des deux pays, bleu et rouge ou bleu, blanc, rouge. L'art de colorer les farces était en honneur à Quina.

L'attaché culturel, qui jouissait de ce succès inespéré de voir chaque membre de ses phrases autant embraser une assistance provinciale, était inextinguible : la France venait offrir un prix de consolation sous forme d'une activité culturelle itinérante en la personne d'un conférencier qui passerait une fois par année entretenir la ville d'une

question d'intérêt, pour le maintien de la culture française. Il finit tout de même par se douter de quelque chose, du moins en eus-je l'impression, quand la musique cadencée des battements de mains ne lui laissa même plus le loisir de poursuivre après qu'il eût qualifié la langue française de *plus beau butin de votre guerre d'indépendance*. Il fut alors définitivement muselé par l'ovation debout qu'allait soulever à chaque fois cette ritournelle qu'entonnera, à partir de ce jour, tout fonctionnaire français dûment chapitré avant parachutage à Quina ; l'effet était garanti. C'est ainsi que nous passâmes enfin aux choses sérieuses.

Et l'on vit arriver, l'année d'après, la plus célèbre des voitures françaises des films policiers du dimanche soir, la Citroën noire de Jean Gabin, carrée et basse sur pattes comme l'acteur. Tout avait été pensé pour frapper les imaginations. En descendit, crinière rousse au vent, une rondlette madame Grandbousin du Limousin. Ainsi se présenta-t-elle dès la prise de contact, pour créer un courant de sympathie *entre provinciaux que nous sommes tous*, disait-elle, avec une fierté forcée. Le Limousin était donc une province de France ; ça, on ne savait pas. Grandbousin par contre, on savait. Les autorités locales, prises de court, n'eurent aucune marge de manœuvre pour prévenir l'inéluctable suite.

La missionnaire demanda à faire sans plus tarder le tour des écoles pour nous parler des symboles de la grandeur française : le coq gaulois, Marianne au bonnet phrygien, l'hexagone comme figure géométrique parfaite et l'orthographe française qui séparait l'élite du peuple. Et elle se présentait chaque fois comme *madame Grandbousin du Limousin*, avant d'éclater d'un grand rire satisfait de son humour devant des interlocuteurs consternés. Cependant, ce fut tout le contraire chez les petits qui ne tenaient plus en place : bousin signifiant prostituée en créole, et grand bousin, oh là là ! C'était à celui qui prononcerait le plus de fois le nom de la dame, laissant tomber au passage la particule de politesse, pour ne plus conserver que *grand bousin du Limousin* que tous les élèves scandaient avec jubilation dans la cour de récréation en



raccompagnant à sa voiture la dame, émue à pleurer de l'accueil fait à son jeu de mots.

L'attaché culturel lui avait bien dit que la tournée culminerait à Quina, compte tenu de la chaleur de ces gens simples et sans malice, bon public de surcroît, avoua-t-elle rougissante de félicité, mais jamais elle n'avait pu imaginer que ce serait à ce degré d'ébullition.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

4

---

## La petite malice

[Retour à la table des matières](#)

Je ne prends jamais de dessert le dimanche. J'ai mes raisons. Elles sont enfouies sous un quart de siècle, du temps de la *petite malice* des dimanches en prison. C'est le nom de la figue banane naine, de la grosseur d'un doigt de la main, du pouce ou du majeur si vous aviez de la chance ce dimanche-là, ou de l'auriculaire si vous n'en aviez pas. L'attente de ce dessert commençait dès le vendredi après-midi vers les cinq heures - après la fermeture de la salle des tortures jusqu'au lundi matin et le départ des bourreaux en week-end - dans toutes les cellules, comme l'unique signe d'humanité de la semaine, distribué à midi le dimanche.

La *petite malice* a un taux de sucre supérieur à toute les figues de dimension normale et cette haute concentration dans un petit volume en fait une douceur Certains aimaient la gober tout rond les yeux fermés pour en finir. D'autres prolongeaient le plaisir par de minuscules bouchées qu'ils laissaient fondre en bouche. Entre ces extrêmes, toutes les combinaisons possibles, d'un dimanche à l'autre. Et comme jamais personne ne fut privé de *petite malice* en représailles, rien ne venait troubler cette longue attente des dimanches midi.

Sauf qu'après, on ne peut plus en manger. Dix ans, vingt ans, trente ans après, pas capable, pour avoir été réduit à trop attendre l'insignifiante *petite malice* comme un moment de grande joie. Me revient depuis, lancinant, le souvenir du seul qui refusa toujours de la manger pour ne rien leur devoir, surtout pas un bon souvenir, surtout pas. Il devait mourir un dimanche en fin de matinée, juste avant la distribution des *petites malices*, en me laissant une fourmi dans une boîte d'allumettes - la seule distraction que la perversion des geôliers autorisait - avec la recommandation de la laisser à un autre quand je partirais, avais-je cru comprendre en lisant sur ses lèvres qui remuaient, sans qu'aucun son n'en sorte. Tel fut son héritage.

C'était la boîte ordinaire que je connaissais bien depuis les vingt ans de son monopole sur le marché, sans vraiment la regarder. Pour la première fois, je me mis à observer l'exactitude des contours de la carte d'Haïti qui se trouve sur le dessus, rectifiant l'incroyable somme d'erreurs que l'on y trouvait. Je fis projet d'écrire longuement, dès ma sortie, à la Régie du Tabac et des Allumettes qui ne s'était jamais départie de cet unique modèle. Car on fait beaucoup de projets en ces lieux pour quand on n'y sera plus. Et quand on n'y est plus, on n'y donne pas toujours suite, comme à cette lettre que j'ai mis des jours et des jours à composer, sans rien laisser passer qui ne soit juste et précis. L'épître avait tellement gagné en importance avec le temps que j'avais résolu d'en faire plutôt un mémoire.

Et puis il y avait la fourmi noire, insecte de compagnie dont il me fallait prendre soin en lui laissant quelques miettes de pain dans sa boîte le matin et lui faisant faire sa marche quotidienne sans jamais la laisser s'échapper. Elle aussi en prison. Je comprenais mieux pourquoi sa vélocité, aux brusques changements de direction sans raison apparente, lui avait valu le nom vernaculaire de *foumi fou*, car, ne mordant même pas comme les autres fourmis, les *foumis rouges*, c'était là sa distinction. Deux fois par jour nous échafaudions ainsi de brillantes tactiques de fuite et de capture sur le terrain de manoeuvre qu'étaient devenus les murs de notre commune cellule.

Et puis un jour, venu d'on ne sait où, une deuxième *foumi fou* s'égarra en ces lieux. (Je trouvais de plus en plus leur appellation fondée.) Elle rejoignit ipso *facto* la première dans la boîte en m'ouvrant à un nouveau champ d'intérêt sur la compatibilité des fourmis en cellule. J'en guettais les effets les plus évidents sur leurs comportements. Et puis, étaient-elles de sexe différent ? D'ailleurs, comment se reproduisaient les fourmis ? Auraient-elles une stratégie commune d'évasion ? Somme de questions ruminées jusqu'au dimanche suivant où les fourmis eurent, elles aussi, droit à une pincée de *petite malice* que j'avais prélevée de mon fruit.

C'est ce dimanche-là, mon geste resté en suspens, que je n'ai pas goûté au reste du dessert et que j'ai laissé la boîte d'allumettes ouverte toute la nuit.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

## 5

---

### La mort du Colonel

[Retour à la table des matières](#)

Nous étions plusieurs à rouler normalement, en cette fin d'un dimanche, les derniers kilomètres de la côte aux plages, à l'est de Port-au-Prince, quand toutes les radios interrompirent leur programme pour lire le communiqué : le Colonel le plus puissant de l'heure s'était fait avoir, chez lui, dans sa *soupe jaune* du matin. Empoisonné. Mort. Raide. Et ce fut la plus folle course jamais vue dans Port-au-Prince. À pied ou en voiture, tout le monde fonçait vers sa demeure ou un abri quelconque. L'on devait rapporter plus tard des choses incroyables : des voitures se rentraient dedans et les conducteurs affables renvoyaient, sans s'arrêter, les formalités au lendemain. Si *Dieu le veut ! Trois* paralytiques reconnaissants répétèrent à l'envi toute la semaine à tous les micros qu'ils s'étaient levés d'un coup pour courir sans bâton ni béquilles. *Miracle !* Moins d'une heure après le communiqué, et il était à peine cinq heures de l'après-midi, les rues habituellement noires de monde étaient blanches. Pas le moindre signe de vie. Une station de radio évoqua les conséquences publiques de l'assassinat de l'Archiduc à Sarajevo... et une autre les conséquences privées de la grande panne d'électricité de New York... mais aucune n'insista sur la « soupe *jau-*

ne ». Les centrales téléphoniques surchargées étaient tombées en panne et la brusque demande d'électricité avait fait sauter les systèmes. Port-au-Prince était clans le noir et le silence. La veillée forcée qui commençait allait être longue. Une ville entière s'était terrée et retenait son souffle dans l'attente, jusqu'au petit matin, de suites apocalyptiques. Mais il ne se passa rien. Absolument rien. En apparence du moins. Car.

Il fallait remonter au temps de l'esclavage et de l'indépendance, quand les poisons étaient des armes quotidiennes, pour saisir que toutes ces pratiques n'avaient certainement pas disparu d'un coup dans la période nationale. Aussi, la première de toutes les sages craintes entretenues d'une génération à l'autre était-elle justement celle de l'empoisonnement. Il fallait, hors de chez soi, s'en garder continuellement par des manières adéquates. Mais il fallait aussi mettre un point d'honneur à ce que sa maison en soit exempte, *poison free*, disait-on même des maisons honnêtes pour les distinguer. Et comme la notion de mort naturelle n'a jamais eu cours à Quina, c'est évidemment dès l'enfance que je fus exposé, comme tout le monde, aux raffinements des histoires qui dressaient un catalogue exhaustif des substances et de leur mode d'emploi, dont deux ou trois avaient particulièrement frappé mes jeunes âges.

Il s'était même greffé, sur l'ensemble des convenances courantes, des façons particulières de recevoir quand on faisait de la politique. Or ils en faisaient tous, du matin au soir, à commenter les nouvelles du jour, à propager les rumeurs les plus folles, à en créer même à l'occasion quand les événements nouveaux se faisaient rares. Au point que tout devint politique et que pour n'importe quel étranger en visite, on mettait en branle ce code. On ne pouvait ainsi offrir à boire du rhum à un ayant-droit, élu ou nommé, fonctionnaire ou militaire, héritier ou *homo novus* - beaucoup de monde, beaucoup de monde - qu'à partir d'une bouteille neuve hermétiquement bouchée avec son cachet d'origine. Elle devait être ostensiblement ouverte avec quelque difficulté, feinte ou réelle, sous les yeux de l'invité qui devait à son tour feindre ne pas s'en apercevoir, ou mieux protester après coup qu'une bouteille

déjà ouverte aurait très bien fait l'affaire. J'ai souvent entendu dire « nous n'avons plus de rhum », quand il y avait sur les étagères deux à trois bouteilles à peine entamées. C'était pour dire : « Nous n'avons plus de bouteille neuve à déboucher pour un hôte de passage. »

Ainsi Quina s'enfonçait-elle lentement dans une psychose du poison avec d'étranges politesses et bonnes manières d'exorcisme. Tous les gestes étaient codifiés comme autant d'antidotes à la panoplie des poisons. Il fallait par exemple toujours raccompagner un visiteur jusqu'aux lisières de sa propriété si la brune du soir était déjà tombée. C'est que l'une des plus redoutables substances ne faisait effet que si celui qui l'avait absorbée s'exposait ensuite au serin. C'était le fameux *Pinga serein*, le *Prends garde au serein* ! On pouvait donc convivialement boire la potion avec son invité et le laisser partir seul disparaître dans le noir. Et que dire du café, que tout grand amateur de café ne boit jamais que chez lui, sous prétexte de savants dosages personnels des poudres, mais plus prosaïquement parce qu'il est bien connu que le fond d'une tasse de café est assez noir pour cacher n'importe quelle substance. *Anba kafe fè nwa* !

Même si l'on bassinait les jeunes avec les préceptes de base d'une bonne éducation : « À votre service » c'est l'usage, « Non merci » c'est façon - la langue de Quina avait gardé quelques tournures anciennes comme pour dire que la politesse et les bonnes manières sont choses qui traversent le temps sans ride -, il s'était aussi développé une brochette de rituels d'amicale confiance et de sincères alliances dont la plus significative était le partage de la soupe jaune. En toutes circonstances notables, comme le 1er janvier, ou le jour anniversaire du père de famille, ou au plus vénéré moment de la semaine, le dimanche matin, ou pour les grands départs et les grandes retrouvailles, la soupe jaune au menu était hautement symbolique. Chaque maîtresse de maison avait sa recette particulière et l'on savait à l'avance le registre des assaisonnements que l'on trouverait à sa table et le fumet qui distinguerait sa soupe jaune de toutes les autres, comme une signature. C'était même la seule invitation qui dispensait de toutes les formalités de protection, on y buvait goulûment tous les restes de bouteilles

ouvertes, sirotait café sur café, et les convives gagnaient allègrement seuls la nuit sans être raccompagnés.

Bien que tous les petits provinciaux aient été régulièrement sermonnés sur les perfidies port-au-princiennes et mis en garde contre toutes les trahisons qui s'y déroulaient, jamais au grand jamais n'avait-on évoqué la soupe jaune comme pouvant faire un jour partie des profanations de la capitale.



LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

## 6

---

### La grande clameur

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce pays d'oralités, de datations incertaines, d'heures approximatives et de ponctualités désespérantes, il faut faire appel à des événements marquants quand on veut se situer dans le temps. Ainsi naît-on sous tel ou tel Président et que l'on était jeune bougresse en fin de l'Occupation américaine ; après le cyclone Hazel la famille émigra à Port-au-Prince, et à la chute des Duvaliers l'on s'est marié ; les poules grimpent aux arbres pour séparer le jour de la nuit et l'odeur du café qui monte dit que l'aube en fait autant... Les repères de la mémoire sont ainsi faits : *Votre bébé, madame, avant ou après la Grande Clameur ?*

Donc, le jeudi 13 juin 1974, en début d'après-midi, à moins que ce ne fut le vendredi 14... mais là où j'étais le marquage du temps avait déraillé. Reprenons : ainsi, ce jour-là, 13 ou 14 juin, en début d'après-midi, dans les Amériques du Sud, du Centre et dans la façade ouest des Amériques du Nord, et en soirée dans les Europes et les Afriques, une immense onde de choc secoua mille millions de personnes rivées à leur radio ou leur téléviseur, dans tous les azimuts de la planète Terre, dont les Orientes extrêmes au petit jour. Vingt ans d'accumulation de

témoignages de par le monde et des milliers de publications de toutes sortes le confirment : la clameur fit bien une chaîne autour du globe. L'épicentre était à Port-au-Prince duquel monta un cri poussé en même temps par plus d'un demi-million de personnes. La vague grimpa vivement les premiers contreforts à l'orée de la basse ville, se répercuta de versants en collines en remontant les vallées abruptes, pour porter la nouvelle jusqu'aux villages perchés des cimes ennuagées de Kenscoff, cinq mille pieds plus haut, avant de glisser par la vallée de la Gosseline directement sur Jacmel, moins de cent secondes plus tard, de l'autre côté qui donne sur la mer des Caraïbes. Jacmel s'arrêta net de crier en entendant descendre de la montagne la voix de Port-au-Prince. Ce fut la seule fois qu'une clameur traversa la péninsule du sud d'Haïti.

La péninsule italienne, de son côté, frissonna comme traversée par un cataclysme et resta muette, suspendue au silence que tous les Italiens observèrent en même temps. Ce fut aussi une première. En ce début de deuxième mi-temps à la Coupe du monde 1974, l'équipe haïtienne venait de prendre les devants de la *Squadra Azzurra* en marquant le premier but ! Ceux qui vécurent ce moment en Italie rapportent que l'absence totale de bruits de quelques secondes s'étira comme une éternité, dont tout le monde se souvient avec précision, avant que les jurons et autres gros mots ne parviennent à reprendre souffle, et le dessus. Pour longtemps. Car les joueurs revinrent en Italie en cachette des médias et à la dérochée par des chemins multiples pour éviter la fureur et l'accueil musclé des *tifosi*, comme après la coupe de 1966.

Chaque Haïtien se souvient, exactement, avec qui il était au moment du but de Manno Sanon, et de ce qu'il a dit, et de ce qu'il a pensé... Des milliers de garçons de vingt ans portent aujourd'hui le prénom de Manno ; allez lire la liste des noms des candidats aux baccs de cette année pour le vérifier ! À Montréal, c'est au centre Claude-Robillard, sur grand écran, que Haïtiens et Italiens rajoutèrent leur contribution à la chaîne des voix. Les premiers sautèrent tous de leur chaise en même temps, et les autres moins de trente secondes après se levèrent

tous pour applaudir. Jamais autant d'Haïtiens n'embrassèrent autant d'Italiens.

N'allez surtout pas leur dire qu'ils perdirent quand même le match par trois buts à un, ils vous accuseraient de ne rien comprendre des victoires morales au football, d'être bouché à la subtilité des gains symboliques au soccer, d'être irrécupérable pour ne pas saisir le sens des heureuses défaites au ballon rond, plus glorieuses que la victoire, que la Coupe elle-même, et qu'au défilé des Thermopyles, Léonidas comme Manno Sanon... et caetera. À preuve : plus personne ne se souvient que ce fut la coupe de la révélation du *football total* par la Hollande et que *Lato le chauve* de la Pologne y totalisa sept buts... Et qui se rappelle encore que l'URSS, digne, préféra la disqualification par la FIFA, indigne, que de jouer contre le Chili dans le stade de soccer que Pinochet avait osé profaner lors de son coup d'État du 11 septembre 1973 ? Personne ? ! Alors que tout le monde se souvient du BUT haïtien de ce jour-là, le premier de cette coupe-là. Et au centre Claude-Robillard de Montréal, les Haïtiens ovationnèrent, très évidemment, chacun des trois buts de l'Italie et sortirent bras-dessus bras-dessous avec les Italiens éberlués de les voir tellement plus festifs qu'eux.

C'est que les Haïtiens avaient longuement préparé cette surprise en dix ans d'efforts.

Déjà, aux éliminatoires de la CONCACAF pour le championnat de 1970 joué au Mexique, l'équipe haïtienne ne devait rater sa sélection que d'un cheveu, en prolongation contre El Salvador, alors que les règles nouvelles du nombre de buts comptés lui auraient valu d'être parmi les seize finalistes de l'époque. C'est ce que chantèrent à tue-tête toutes les radios et tous les supporters dans la préparation du prochain rendez-vous de 1974 en Allemagne :

*Si gen katran  
nou manke pran'l  
nan fè prolongasyon  
ane sa-a n'anpwen plan  
Ayiti pou devan  
/Nous l'avons raté de peu  
/En prolongation  
/Voilà quatre ans  
/Sans faute cette année  
/Nous serons sélectionnés*

Et le refrain entraînant de cette méringue inspirée annonçait déjà le but de Sanon :

*Zim, bim, bowww  
Manno Sanon toup pou yo  
(Manno Sanon tire et compte)*

Ce but est entré dans la petite histoire du soccer, la Grande Histoire même, vous diront ces amateurs incollables sur les statistiques de ce sport, les seuls à ne coquettement parler de Pelé que par son vrai nom que l'intéressé a dû lui-même oublier depuis longtemps, Edson « Dico » Arantes Do Nascimento non seulement parce que ce fut le premier but de cette Coupe et le premier d'Haïti dont on n'en attendait pas tant (il y en eut un deuxième, contre l'Argentine s'il vous plait ! toujours par Sanon), mais c'était face à l'Italie, le champion en titre, dont on datera le déclin dans cette coupe à partir de ce but, et c'était face à l'invincible Dino Zoff, un portier d'enfer qui battait tous les records du monde pour n'accorder aucun but depuis douze matchs. Le ciel s'écroula, touché par un lob... céleste. Haïti remportait SA coupe du monde.

Mais il y avait aussi, en cette année 1974, ceux et celles qui croussaient, *incommunicado*, dans les cellules des prisons politiques du jean-claudisme naissant du fils Duvalier, et que la clameur surprit juste après l'infect repas de ce jour qui était un maïs moulu liquide et blanchâtre sur lequel on avait répandu une louche de pois rouges, *dlo* et brûlés, car le cuisinier de la prison brûlait systématiquement les sauces rallongées et claires de haricots rouges qui nous étaient destinées, sans aucune exception, tout le temps que je fus astreint à sa cuisine. Je venais d'en faire la remarque au *Major Tinette*, le peu charitable surnom habituel de ces prisonniers de droit commun affectés aux tâches sanitaire et nourricière dans les cellules des *politiques*, ce qui se résume au changement des tinettes et à la distribution des gamelles. Il venait de me demander, d'un air narquois, si je me croyais, ici aussi, dans un restaurant pour mulâtres, quand ce bruit d'apocalypse et de géhenne gronda sans avertissement.

L'interprétation fut différente dans chacune de nos quatorze cellules enfouies sous terre. Aucun de nous ne trouva cependant la bonne réponse. Quelques-uns se mirent à réciter avec ferveur et frayer leur dernière prière : l'acte de contrition des catholiques se mêlait aux invocations protestantes dans une surenchère de hautes gammes. D'autres laissèrent échapper leur certitude démocratique que le peuple hurlait sa joie de la fin de la dictature et du départ des tyrans. Pour moi, il n'y avait pour produire un tel effet de brusque panique générale qu'une éruption, sans doute le cône volcanique intact des Ma-theux qui reprenait du service.

Il me revint alors la dernière en date de ce type d'éruption dans la région, la Montagne Pelée de 1902 qui détruisit Saint-Pierre en Martinique vers la même période de l'année, ne laissant qu'un seul et unique survivant des trente à quarante mille habitants de cette ville, lors la plus peuplée de l'île : le prisonnier que son cachot enfoui protégea de la nuée ardente qui déferla du cratère ce 8 mai-là.

Ce fut la seule fois que je me sentis chanceux en ces lieux.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

7

---

## Les demandes impromptues

[Retour à la table des matières](#)

Mon ami géographe du Bas-Saint-Laurent, Bernard P.Q., m'a envoyé force messages par Internet dans lesquels il s'interroge sur l'universalité de la lodyans depuis la parution des *Blancs de mémoire*. Il aurait retrouvé cette manière dans sa région difficile et marginale, à un degré nettement moins poussé il est vrai, et se demandait si le vécu obsessionnel haïtien de trois siècles n'avait pas fait de cette littérature populaire un genre unique et démesuré, à l'image du contexte d'origine de sa pratique. Il m'a rappelé l'une des situations que nous avons eu à gérer ensemble, comme directeurs, lui des études avancées et moi du département, pour que je lui en fasse une lodyans qui viendrait affiner son hypothèse. Chiche !

Je terminais le premier cours de ma dernière session régulière, la soixantième, et j'étais tout ému de me dire que plus jamais je ne présenterais un *syllabus*. Ma vague tristesse fut interrompue par une jeune fille qui s'approchait de mon bureau avec une certaine hésitation pendant que j'enfouissais notes et documents dans ma valise. Elle me dit que sa mère m'envoyait un grand bonjour. Je souris, moins des salutations envoyées par une mère (depuis quelques années cela m'arri-

vait fréquemment) que de ce précieux argument dont j'avais besoin aujourd'hui même pour renforcer ma décision de partir avant que ce ne soient les grands-mères qui se mettent à m'envoyer leur bonjour.

Et c'est qui votre mère, mademoiselle ?

- A, m'a-t-elle dit de vous dire.

Cette simple lettre me suffisait largement à la replacer, je ne pouvais en effet oublier A.

Cela avait commencé par un article de journal. Je n'en croyais pas mes yeux - la phrase fait lieu commun - mais il n'y avait rien de commun à voir une étudiante traîner cette auguste université centenaire en ce lieu. Les requêtes aux tribunaux pour une question de notes n'étaient pas nouvelles, quoique rares, et de toute façon ne concernaient souvent que les études avancées de maîtrise et de doctorat et, plus spécifiquement encore dans ces programmes, que l'évaluation du mémoire ou de la thèse. Très localisé et très circonscrit donc comme phénomène. Le chroniqueur le plus mordant des éditions de fin de semaine à *La Presse* ne se souvenait pas d'avoir vu pareille démarche pour un simple cours de premier cycle comme c'était le cas ici, et il concédait volontiers que cela aurait pu arriver une fois et lui échapper, mais il tenait que jamais encore on n'avait vu une demande de réduction de note. Jamais. Il avait attrapé au vol son scoop comme un os à ronger et n'allait pas le lâcher. (Il est encore comme cela et fait toujours vendre du papier.) La plaignante voulait avoir un « C » au lieu du « A » accordé. J'avais bien lu et relu, et c'était bien un « C » au lieu d'un « A ».

Dans ces années de belles espérances au Québec, le ton avait été donné par la toute jeune et dernière université qui faisait paraître bien sages ses aînées qu'aucune grève ne menaçait, qu'aucune agitation ne troublait et qu'aucun doute ne semblait traverser. Mais voilà que la plus vieille venait de bondir dans l'actualité comme pour dire qu'elle aussi pouvait faire les manchettes.

Elles étaient trois à s'être prévaluées de l'offre de l'étudiant en doctorat à qui on avait confié la charge de cours : faire porter toute

son évaluation sur un seul travail d'équipe à rendre à la fin de la session d'automne, l'assistance obligatoire aux cours n'étant nulle part exigée. C'était prendre un grand risque. À sa décharge, ce cours *Explorations & Chroniques* nouvellement introduit, s'il était dans l'air du temps, ne se réclamait d'aucun précédent sur lequel s'appuyer. Son enseignement avait été déserté dès l'annonce de ce mode de contrôle et chaque équipe de trois disait s'organiser à sa façon pour l'échéance finale. Il n'y eut bientôt plus de cours faute d'assistance et les rencontres de travail que l'enseignant fixait étaient souvent décommandées pour quelques urgences estudiantines difficiles à vérifier.

Il était le plus malheureux des chargés de cours. À vouloir bien faire, il s'était mis dans une situation qu'il lui fallut laborieusement expliquer à la direction. L'expérience avait tourné court. Il prit enfin conseil et on lui suggéra fortement, pour sauver sa mise, d'exiger au moins que les équipes identifiasent clairement la participation de chacun de leurs membres. Et il avait l'intuition fondée que ses chances d'enseigner, dans ce département du moins, n'iraient pas plus loin. Soit. Mais il se promit, moins en manière de vengeance qu'en dernier baroud d'honneur, que la correction serait l'œuvre d'un juste. Ainsi fut fait.

Chacune des trois filles de ce travail, puisque c'est ce travail qui s'est rendu jusqu'au tribunal sans qu'il ne nous soit dit comment s'étaient réglés tous les autres cas, reçut une note différente minutieusement justifiée par le niveau de contribution de chacune d'elles à l'œuvre commune. Mais ces trois notes s'étendaient d'une extrémité à l'autre de la grille : un E pour échec, un C mitoyen sans plus de qualité, et un A maximal pour excellent.

Toutes les procédures de révision furent entreprises pour essayer d'abord de ramener toutes les notes à A. Le comité départemental refusa ce réalignement sur la note la plus élevée. C'était l'unique point sur lequel on lui demandait de statuer. Il avait son standing à tenir. Il semblerait que l'une des étudiantes ne s'était jamais présentée pour les séances de travail pas plus que pour les cours. Ses compagnes, obligées de mettre son nom sur la copie, avaient clairement laissé enten-



dre que le travail n'avait que deux auteures. Et c'est là que je m'introduisais dans l'affaire. J'avais en effet reçu par deux fois deux étudiantes de passage à Montréal qui travaillaient sur la relation d'une redécouverte d'Haïti à la manière bien américaine des trois siècles de chroniqueurs, de Las Casas à Moreau de Saint-Méry. Elles n'étaient jamais trois, ce que j'avais confirmé par téléphone à un collègue de l'autre université et ensuite par écrit au comité de révision. « E » ne fit pas plus de vagues. Entre-temps, six mois s'étaient écoulés et beaucoup d'animosité s'était accumulée dans ce dossier, chez toutes les parties en cause.

Et puis l'affaire changea brusquement de terrain et d'orientation, et la fille avec le « A » demanda aux tribunaux, par solidarité avec sa compagne, d'avoir elle aussi un « C ». Dans l'exposé des motifs de sa requête, elle argua que son A ne se justifiait que par ses relations amoureuses avec le doctorant chargé de cours, à partir du milieu de la session. Ils avaient d'ailleurs rompu à cause de ce différend sur la modalité d'évaluation du groupe.

Sans se démonter, le chargé de cours vint défendre son point de vue que grâce à cette relation amoureuse, l'étudiante avait été finalement la seule à avoir effectivement maîtrisé le cours dont il avait été souvent question entre eux, quand ils se retrouvaient. Et ils s'étaient souvent retrouvés ! Il estimait, en toute objectivité, la note A justifiée par cette démarche pédagogique inusitée mais combien effective. Combien *affective* ? Le juge avait mal entendu. Et le flamboyant d'ajouter alors que, oui, il était toujours amoureux, et que son seul regret était cette rupture.

Le litige prenait un nouveau tour. Les deux protagonistes se mirent à s'échanger des regards qui n'étaient point muets. Les deux procureurs n'avaient plus le même entrain. Le journaliste avait aussi remarqué le manège dont il fit état en long et en large le samedi suivant. Le cas fut pris en délibéré pour jugement sous quinzaine par un juge dubitatif.

Là s'arrêtait la dernière chronique de *La Presse* sur cette affaire :  
A comme Anne, A comme Amour.

Je fus à l'été invité à mon premier mariage d'étudiants. Bernard  
P.Q. y était aussi.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

## 8

---

# L'antichambre du Nobel

[Retour à la table des matières](#)

C'était en fin novembre 1990. En plein dans cette campagne présidentielle aux cadres clairsemés, que la victoire allait bientôt surcharger d'amis, arrivés au secours de la victoire, dans un interminable défilé de mode de retournements de vestes. Mais nous en étions encore à un soir de solitude, moins de dix, à scruter la culture comme unique source de séduction et ultime ressource de négociation, quand s'imposa l'échéance de 1492 à son cinq centième anniversaire. Il ne fallait pas être grand sorcier pour cerner l'hypothèse que les Nobel de littérature et de la paix tomberaient probablement en Caraïbe en cette année 1992 et qu'il nous fallait faire au plus vite le tour de notre monde, pour voir avec qui prendre ces chances qui allaient passer. En ce temps, il était beaucoup question des chances qui passaient.

Nous avons deux bonnes cartes à jouer. D'une part, ce candidat, dont le profil d'homme de paix gagnait chaque jour plus d'audience, - il ne suffisait que d'empêcher ses dérapages pour le voir finaliste -, et d'autre part, cet auteur qui en avait déjà assez fait dans tous les genres de la création pour être distingué par le suprême jury. Il était bien de la tradition des hommes en trois morceaux qui avaient marqué ces

XIXe et XXe siècles haïtiens : des scientifiques, engagés en politique, avec des carrières littéraires. Ou vice versa. Avec des fortunes diverses dans chacun des morceaux. Une liste appréciable de cette combinaison trinitaire jalonnait notre histoire jusqu'aux derniers en date, de Jean Price-Mars à Jacques Roumain à Jacques Stéphen Alexis à... Restaient les vivants parmi lesquels obligatoirement choisir. Nous avons été unanimes à en désigner un capable un jour de mériter ce hasard.

Un doublé haïtien n'était pas totalement déraisonnable dans la conjoncture exceptionnelle qui faisait scintiller ce pays de tous ses feux. Ce rendez-vous que semblait vouloir prendre le pays avec l'Histoire du Monde n'avait que deux précédents de cette amplitude : le 1492 d'Hispaniola et le 1804 de Saint-Domingue. On rêvait de ce 1992 pour Haïti bercé par la musique électorale que chantait tout un peuple en liesse :

*Si l'on est seul à rêver*

*On reste dans le rêve*

*Si nous rêvons ensemble*

*Peut-être arriverons-nous à nous réveiller*

Il fallait cependant prendre des dispositions strictes, que partout autour de nous prenaient les autres pour présenter leurs candidats d'un calibre, somme toute, proche des nôtres. Ou presque. Partout l'on s'agitait sur ces choses sérieuses en Caraïbe. Sauf chez nous, jusqu'à ce soir-là.

Il fallait commencer par la littérature, vu que le dossier de Nobel de la paix, beaucoup moins complexe à monter, pouvait attendre que les promesses d'une ère nouvelle se confirmassent après les premiers mois de gouvernement et d'application du programme annoncé dans le manifeste intitulé « La chance qui passe ». La démarche était de consulter d'abord un cercle d'amis, connaisseurs de l'œuvre de l'au-

teur, pour la composition de l'éventuel comité de promotion de la candidature car, un Nobel, cela ne s'improvise pas. Et l'on se quitta, tard dans la nuit, pour un sondage de deux jours, convaincu d'avoir fait un pas vers la gouverne responsable de la chose publique.

Le premier connaisseur et ami consulté, dans l'éclat d'un grand rire d'homme de théâtre, dira qu'il faut en rentrant chez l'auteur traverser l'antichambre avant d'atteindre l'homme, et que cette antichambre est tapissée de peintures toutes identiques de l'auteur par lui-même, et caetera, et caetera.

Mais de l'œuvre il ne souffla mot.

Le second connaisseur et ami consulté, dans un petit gloussement pointu de rongeur, dira que chez l'auteur, on atteint l'homme avant son antichambre et que cette pièce dérobée est hérissée de sculptures toutes identiques de l'auteur par lui-même, et caetera, et caetera.

Mais de l'œuvre il ne souffla mot.

Le troisième connaisseur et ami consulté dira, dans un sifflement reptilien, qu'il faut pouvoir atteindre l'homme dans son antichambre, de miroirs *murs à murs*, où il écrivait entouré des images de lui-même renvoyées à l'infini dans toutes les directions, et caetera, et caetera.

Mais de l'œuvre il ne souffla mot.

Lors de notre deuxième rencontre, force fut de constater qu'en deux jours, comme en deux siècles, nos vieux démons cabaleurs n'étaient pas exorcisés. Rien de nouveau donc et rien de caché de surcroît. Un historien, néanmoins homme de lettres, avait déjà longuement exploré *La déroute permanente de l'intelligence* dans ce pays, tandis qu'un autre historien, néanmoins homme politique, celui du *Complot permanent contre la qualité* pour rendre compte de la sale manie des myopes de s'en prendre au doigt quand il pointe la lune.

*Edmond Paul était un arrogant...*

*Mais de l'œuvre pas un mot.*

*C'était pourtant le plus modernisateur du XIXe siècle.*

*Louis Joseph Janvier était pédant...*

*Mais de l'œuvre pas un mot.*

*C'était pourtant le plus grand du XIXe siècle.*

*Anténor Firmin était vaniteux...*

*Mais de l'œuvre pas un mot.*

*Ce fut pourtant le plus encyclopédique du XIXe.*

*Demesvar Delorme était suffisant...*

*Mais de l'œuvre pas un mot.*

*Et cinquante autres furent hautains...*

*Mais des œuvres pas un mot.*

*Ne fût-ce que pour s'en démarquer.*

Derek Walcott et Rigoberta Menchu méritaient bien, eux aussi, les Nobel 1992 de la Caraïbe. Littérature et Paix. Oh combien ! Et je ne sais toujours rien de l'antichambre de cet auteur chez qui je ne suis jamais allé, mais il paraît qu'il n'a même pas d'antichambre, m'a-t-on assuré depuis.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

## 9

---

# Les bébés volés

[Retour à la table des matières](#)

Je prenais des vacances dans ma province, tout en continuant à observer de près les improvisations sans lignes directrices d'un tout nouveau gouvernement. J'avais trouvé le moment bien choisi pour me documenter sur une spécialité du comportement qui approfondit ce qui se passe aux premiers moments dans la tête de ceux qui viennent d'accéder à un pouvoir discrétionnaire, qu'il s'agisse de prise d'otages, de chefferie de bandes de voyous ou de primature politique. Les nouveaux démiurges, ivres de puissance, sont poussés à commettre d'entrée de jeu un abus manifeste pour illustrer jusqu'où ils peuvent aller trop loin. Dans ces cas, le pire est tellement à craindre que l'on recommande de gagner du temps avec tout nouveau petit chef, pour que l'ivresse du début perde de ses effets pervers. C'est dans ces moments critiques qu'un otage se fait abattre, qu'une cabale sacrifie la ressource rare qui confusément menace l'incurie ou que l'on détruit inconsidérément bâtiments et monuments irremplaçables. Passe encore que ce phénomène sanctionne de grandes rivalités ou de grands enjeux au nom de la raison d'État, mais le vivre à tous les niveaux, jusqu'aux plus modestes, était désespérant.

Dans le centre pédiatrique voisin de mon sous-bois, un médecin d'expérience, formé au pays même et spécialisé à Sainte-Justine de Montréal dans les années soixante, dirigeait avec un rare savoir-faire local. Il résistait depuis deux ans aux tapageuses propositions d'une jeune doctoresse débarquée d'une ville universitaire d'Europe. La militante - puisqu'elle était militante depuis ses années de pensionnat à Sainte-Rose-de-Lima de Lalue passées à fréquenter de jeunes garçons du Petit Séminaire Collège Saint-Martial voisin - tenait absolument à *la socialisation néo-natale en pouponnière en exposant dès la naissance les bébés à la visite intégrative des parents et des amis de la famille en interface...* À ce gargarisme, le vieux s'était toujours opposé en entourant la pouponnière d'un service de surveillance pointilleux et en filtrant les visites. Il en avait trop vu et trop entendu dans sa vie de médecin, depuis que jeune étudiant il fréquentait la cour de l'Hôpital général de Port-au-Prince, pour livrer ainsi son Centre à l'importation de pratiques non acclimatées.

C'était d'autant plus justifié que, depuis quelques mois, d'étranges nouvelles faisaient la une de nos journaux télévisés le soir. On volait des enfants pour des adoptions sauvages à l'étranger, et j'avais moi-même été attiré par un attroupement qui regardait flotter dans le canal du quartier Bicentenaire trois carcasses éviscérées de bébés que l'on disait, dans le reportage qui allait en faire état le soir même, avoir été opérés pour le commerce de leurs organes, en demande sur un marché international bien précis. Il ne fallait pas se cacher qu'un boucher fou des abords de Pétionville, tueur en série, devint un lugubre fournisseur de viandes humaines... et que l'histoire fit grand bruit avant les élections de décembre 1990. Sans compter que l'on chuchote encore sur la persistance de rituels assassins et cannibales. Tout ceci remettait en mémoire qu'il se fit, au plus noir des temps de l'affairisme jeanclaudien des années soixante-dix, commerce de sang et de cadavres sur une grande échelle dans ce pays, à la demande de quelques hôpitaux et facultés de médecine d'outre-mer.

Le vieux fut emporté par la bourrasque des nouveaux petits purs et durs qui firent ravage dans le monde médical. On révoqua à tour de



bras tout ce qui ne venait pas d'Europe, avec un peu de ferveur collective et beaucoup de lâcheté individuelle. Leur chasse aux sorcières, dont ils semblaient seuls ignorer les conséquences, était capable de conduire à la catastrophe bien avant le terme d'une gestation de neuf mois ; ce qui fut d'ailleurs le cas !

Et dans le petit centre d'à côté de mon sous-bois, la pouponnière fut enfin grande ouverte, comme geste premier de défi de *la nouvelle patronne sans peur et sans reproche, habituée du béton en prime...*

Au terme de la première heure de visite, le premier jour, il manquait trois bébés au comptage. On les avait volés et on ne les a jamais retrouvés depuis.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

10

---

## Le petit curé du pont de Léon

[Retour à la table des matières](#)

À Léon, il y a un pont. Le pont de Léon. Au pont de Léon, il y a un curé. Le curé du pont de Léon. Il est petit, le curé du pont de Léon. Aussi l'appelle-t-on le petit curé du pont de Léon.

Le petit curé du pont de Léon rêvait de grande audience et d'influence nationale depuis qu'en 1990, un confrère de jeune âge avait réussi le coup de se faire élire président de la République. Aussi, le petit curé du pont de Léon contrôlait de moins en moins bien la fausse modestie qui sied aux vœux d'humilité qu'il avait prononcés. Il se mit à écrire, mais sa prose ne dépassa pas l'auditoire poli de la nonciature de la Grande-Anse. L'évêque lui fit même dire qu'il s'attardait trop dans ses descriptions de la traversée de la rivière, à la passe dite *Bounda mouillé* les jours de marché, sur le sexe trempé des femmes. Il était vraiment désolé, le petit curé du pont de Léon, de rester ainsi confiné dans l'ombre où la Providence semblait l'avoir caché depuis son retour de formation de Montréal.

Mais il crut voir un signe des cieux mettant fin à sa relégation quand, un jour de cyclone, le pont de Léon fut emporté par les eaux en furie. Il tenait enfin sa chance, Dieu merci ! et n'allait pas la lâcher.

Le petit curé du pont de Léon qui n'avait plus de pont confectionna une pétition de quatre cents noms, sans être trop regardant sur les morts des dernières années qui auraient de toutes les façons signé s'ils avaient été encore en vie. Bref, la pétition du petit curé du pont de Léon qui n'avait plus de pont avait deux fois plus de noms qu'il ne restait de vivants dans le village. Mais qui viendrait regarder à de tels détails en ce pays où les morts votent en foule régulièrement, je vous le demande ?

La première lettre à porter les quatre cents signatures parla du pont emporté, mais surtout de l'urgence de le reconstruire pour prévenir les risques d'infection que faisait courir au sexe des femmes la traversée de la rivière. Le succès de la lettre se mesura à l'importance des radios qui la lurent. C'était le triomphe, puisque dans l'avalanche de lettres à parvenir aux rédactions après les dégâts du cyclone, il fallait bien sortir de l'ordinaire des réclamations simplement urgentes et prioritaires, par un quelconque aspect insolite ou inattendu, pour espérer être lu. Le commentateur principal de radio Haïti-Inter titra de grand matin : « La passe *Bounda mouillé* justifie toujours son nom » et dans l'édition de quatre heures de l'après-midi de radio Quisqueya, la commentatrice principale y alla d'un « A Léon, le curé ne discute pas que du sexe des anges ». La deuxième lettre retenue n'avait pas de pétition de quatre cents noms et n'avait pas le piquant de la première puisqu'il ne s'agissait que du député d'Anse-à-Foleur qui réclamait, malgré l'absence du moindre trafic automobile, l'asphaltage de sa ville et des routes de sa commune dont la poussière causait des conjonctivites aux habitants. Une conception prophylactique des ponts et chaussées se frayait ainsi un petit chemin du côté de chez nous.

Enhardi par ce premier succès, le petit curé du pont de Léon qui n'avait plus de pont s'assit à sa table pour composer une suite de lettres, toutes appuyées par les quatre cents signatures. Il s'était inventé une base et n'entendait pas en rester là. Et puis il était inutile de

refaire signer tout ce monde, chaque fois, vu qu'une moitié ne savait pas signer et que l'autre moitié ne pouvait plus signer. La liste fut abondamment photocopiée et annexée à chaque épître envoyée aux radios, aux ministères et aux chambres.

La trouvaille du petit curé du pont de Léon qui n'avait plus de pont fit le bonheur des affairistes de Port-au-Prince qui se mirent à vendre des listes de pétitions. Pour quelques dollars, vous pouviez joindre à votre demande de faveur personnelle un impressionnant alignement de six cents signatures de personnes appuyant votre requête et votre démarche. Le marché se stabilisa assez vite à trois dollars les cent signatures.

Tout à son destin, le petit curé du pont de Léon en reconstruction fouillait longuement l'histoire de tous les ponts célèbres pour donner des fondements à sa future campagne. On ne le vit plus que pensif et pressé, marmonnant un étrange bréviaire où l'on distinguait pêle-mêle *Le Pont de la Rivière Kwai*, qui jouait à guichet fermé au Rex, et le Pont-Euxin, qui est une mer, mais il n'en avait cure, le curé. Il n'était pas intéressé aux travaux en cours et n'était pas plus attentif qu'il ne fallait à ses tâches pastorales, expédiant les messes en moins de deux pour retourner à ses travaux sur les ponts et ne s'attardant plus qu'aux homélies dans lesquelles les fidèles découvraient, un peu plus médusés chaque fois, les liens entre la sainte Église et les ponts : le pont d'Avignon, au temps de la résidence des papes, ouvrit cette série. Pontificale. Et puis ce fut l'Église comme pont entre Dieu et les Hommes, générique incluant les femmes, précisa-t-il ; il n'était pas homme à les oublier dans leur détresse de la traversée des gués de ce bas monde qui menaçaient d'eau leur « nature », disait-il, comme il convenait au bas clergé, depuis les chroniques de la conquête espagnole d'ailleurs, de nommer cette flore obsédante pas du tout catholique.

On rapporta évidemment en hauts lieux ecclésiastiques et politiques l'étrange fixation du petit curé du pont de Léon qui allait avoir un nouveau pont. Tout lui était confirmation de sa bonne étoile et le sommet fut atteint quand le Parti démocrate des États-Unis fit campagne présidentielle pour Clinton en novembre 1996 avec le slogan « Un pont

vers l'avenir ». C'était trop de signes célestes et il se lança en campagne sous le thème Eau *Secours* ! pour filer à contre-pied la métaphore du *Lavalas*. La commission d'enquête ecclésialo-politique (en ce temps la différence était subtile) envoyée à Léon rapporta que danger il y avait effectivement pour les hiérarchies respectives et confondues, et qu'il fallait disposer au plus vite de ce *Pongongon*.

C'est au pavillon psychiatrique de *Pont Beudet* que se termina l'aventure du petit curé du pont de Léon qui ne fut ni à l'installation du nouveau curé, ni à l'inauguration du nouveau pont, à la bénédiction duquel, son remplaçant, à sa première homélie, s'attarda sur la « nature » des femmes pour dire...

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

11

---

## Les amants de la Ravine du nord

[Retour à la table des matières](#)

Dans ce dossier, je ne trouvai en arrivant rien qu'une photo probablement prise en altitude d'un hélicoptère. Tous les papiers avaient disparu de la chemise, pour me laisser seul avec une pièce surréaliste : il y avait un tablier de pont qui pendait ridiculement à angle aigu d'un côté ; en contrebas était planté un bulldozer végétalisé par toutes sortes d'herbes et de lianes, et en retrait, à flanc de versant, une maisonnette en maçonnerie de quatre pièces sans toit, aux ouvertures sans porte ni fenêtre, conquise par la broussaille. Il y avait, pour unique fil conducteur de tout ce qui manquait au dossier, au dos de cette rencontre d'une ruine, d'un engin lourd et d'un ouvrage d'art, une localisation écrite au crayon de plomb, Ravine de l'Arbre, et une date, aux deux derniers chiffres presque illisibles.

La Ravine de l'Arbre n'existe pas dans nos toponymes, et personne ne savait rien de cette photo aérienne de 4 pouces sur 4 pouces, difficile à localiser de surcroît à cette échelle du 1/1000 par laquelle 1 mètre de terrain était représenté par 1 millimètre de photo. Chercher

cette scène de 1 hectare s'apparentait à l'aiguille dans la botte de foin ; mais, je savais qu'ils étaient quelques-uns à savoir quand même, puisqu'il y avait un bull, un pont et une maison.

Bref, une photo de plus à ne pas livrer son histoire ! C'est que nous croulions sous les photos abandonnées dans la précipitation par la dictature aux abois, et beaucoup de ces témoignages de tortures étaient proprement atroces. Des caisses et des caisses de photos prises par un régime de répressions bureaucratisées et dont les bourreaux étaient bien en vue, et reconnaissables, pendant les séances d'interrogatoires. À quoi répondait cette obsession de tout photographier et de tout consigner dans de grands cahiers noirs paroles, faits et gestes des acteurs ? C'était bien plus que du zèle, peut-être un rituel, pour fidéliser tout le monde à la grande famille. Dans la série, la petite photo d'un pont perdu, d'un bull renversé et d'une maison inachevée ne valait pas plus d'attentions.

Quelques mois plus tard, revenant d'une tournée de la côte nord en hélicoptère, quelle ne fut ma surprise de survoler le tableau. Je fis venir immédiatement les cartes adéquates et j'encerclai la zone probable de la photo. Le petit pont devait surplomber un défilé dont la traversée ouvrirait astucieusement sur une vallée allant s'élargissant en une plaine aride. La plaine de l'Arbre. Restait à trouver quelqu'un capable de me raconter l'histoire de la photo. Ils furent d'abord trois à m'en donner chacun quelques bribes, qu'ils tenaient de quelqu'un qui connaissait quelqu'un... de l'escouade qui y avait travaillé... et dont on n'eut jamais plus de nouvelles. Et puis le quatrième, ministre à l'époque, était un témoin oculaire.

C'était jour d'inauguration. Notables et officiels étaient venus pour couper le ruban traditionnel du petit pont qui symbolisait les ouvrages d'art de la nouvelle route. Le Chef lui-même s'était déplacé par hélicoptère pour les louanges. Force discours et soleil chaud étaient au menu de l'estrade, recouverte de tissus aux couleurs nationales. Le petit pont avait quatre pattes d'apparence identique, mais l'une d'elles, la dernière coulée, n'a pas tenu quand l'engin lourd des Travaux Publics est passé pour aller de l'autre côté du défilé qui ouvrait à la

grande Plaine de l'Arbre où il n'y a pas d'arbre. Le gros Bull jaune a roulé tout en bas dans le fossé et faisait peine à voir avec sa mâchoire d'acier fichée à demi dans l'argile après un triple tonneau. Le petit pont avait fait l'objet de savants calculs pour livrer passage aux caravanes de camions de matériaux pour l'irrigation de la Plaine de l'Arbre qui allait enfin avoir des arbres. Mais c'était ne pas compter avec les amours du contremaître.

C'est au troisième mois de la construction du pont, juste avant la coulée du quatrième pilier, qu'une jeune payse vint retrouver sa tante, marchande aux abords du chantier. Ce morceau de choix revenait de droit au contremaître qui avait préalablement négocié sa venue avec la tante. On les vit tous les soirs, dès le noir propice, prendre les sentiers de chèvres pour se perdre par-delà les lignes de crêtes. Elle était guillerette à longueur de journée à servir les hommes du chantier et sentait bon le ylang ylang trempé dans du *bérhum*. Ses lèvres violettes et ses dents écartées ravivèrent les histoires de ces femmes fatales qui perdaient leurs hommes plus sûrement que les sirènes océanes. Il entreprit, au carrefour de cette dernière passe avant la vallée, un abri pour le commerce de sa fiancée. Puis, ce fut une tonnelle qui devint peu après un deux-pièces. Jusque-là, personne ne s'était vraiment inquiété pour le pont, puisque tout travail public construisait bien quelques pans de murs ailleurs. Mais, quand la flamme du contremaître lui fit envisager un quatre-pièces à soustraire d'un seul pilier, plusieurs subordonnés lui firent part des risques à enlever plus de deux tonnes de ciment et de fer en un seul point. Le contremaître mit tout sur le compte de la jalousie. D'autorité, il en fit une affaire personnelle, renvoya les récalcitrants et s'entoura d'une escouade de fidèles bien à lui pour la construction de la maisonnette et du dernier pilier.

Il ne s'était jamais imaginé que ce petit pont de rien du tout, perdu dans la montagne, eût pu donner lieu à tant de démonstrations inaugurales. Avant même la fin des travaux, il vit un jour arriver, avec incrédulité, l'équipe des estrades présidentielles, affectée à monter et démonter en toute hâte la scène des spectacles gouvernementaux des



premières pierres, des premières pelletées, et autres premières pompes. Les metteurs en scène du protocole étaient venus sur place régler la chorégraphie. Le lendemain matin, très tôt, l'hélicoptère fit deux voyages de caméras et de reporters, d'invités et d'agents de sécurité. Puis, ce fut, au troisième voyage, le Chef en personne et les membres de la *Communauté internationale* qui n'en manquent pas une.

Le dernier à m'en parler un soir dans ce bureau qu'il avait lui-même occupé, voyant que j'en savais beaucoup déjà, et croyant peut-être que je savais tout, me demanda à voir la photo. Il y avait en effet en bas, au coin droit, un petit rectangle blanc auquel je n'avais pas prêté attention au début et qui devait bien être, à l'échelle de la photo, un monticule de béton, à la base d'environ huit pieds sur huit pieds.

- Cela semble en effet recouvrir une fosse, lui dis-je, septique peut-être ?

- Non, commune, compléta-t-il à voix basse, commune, rajouta-t-il encore plus bas.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

12

---

## Lincoln, Churchill et le contremaître

[Retour à la table des matières](#)

Il faut trois personnes, deux téléphones et une journée pour lancer une rumeur d'envergure dans le petit monde branché de Port-au-Prince. Dès le lendemain, on peut déjà vérifier si ces gens-là sont contents d'adhérer ou non à la cabale mise en route. Le troisième jour, le *zen*, ce mentir vraisemblable, devenu autonome, peut grossir jusqu'à son accréditation dans le public ou perdre de son mordant, si personne n'y trouve intérêt.

Ainsi donc, je consignais, à la faveur d'un nouveau poste, les éléments observables de la construction d'une théorie de la cabale. J'y tenais, tant ce stade suprême du *coup de langue* est devenu le mode normal d'expression de la peur des bourgeoisies petite, moyenne et grande. Peur de quoi ? De tout ce qui menace confusément et dérange le statu quo de deux siècles.

J'avais un contremaître qui excellait à trouver des solutions aux problèmes les plus insolites. Il récupéra nuitamment des lampadaires à

Hinche pour les placer à Jérémie d'où il détourna des camions pour le chantier de Hinche... baissant ainsi la pression intempestive d'un évêque qui voulait des lampadaires tout de suite et la pression non moins intempestive d'un leader paysan qui, lui, voulait des camions tout de suite. Camions et lampadaires revinrent à leur place respective dès que ces braillardes requêtes largement diffusées ne furent plus d'actualité dans les médias.

Une autre fois, il fit garder ouvert un magasin de matériaux de construction toute une soirée pour terminer un chantier qui devait être inauguré à minuit ; telle était la commande. Il semblait le seul efficace, le seul à travailler, des deux douzaines de contremaîtres qui jurèrent sa perte.

Le complot fut bien monté. En dedans d'une semaine, pratiquement tout le monde s'était mis à dire du mal de lui. On ne lui reprochait rien de particulier au début, mais on suggérait qu'il se passait des choses... graves. Puis la deuxième semaine, comme aucune sanction ne semblait devoir être prise, les accusations devinrent plus précises. Tout et n'importe quoi y défila : sa mère était un loup-garou bien connu qui le soir volait d'arbre en arbre ; il était un batteur de femmes ; il avait été un macoute triomphant du duvaliérisme ; il émargeait au *payroll* des lugubres « attachés » sous les militaires... Il était pingre, disait l'un, dépensier comme lui seul, disait l'autre. Il mange pour trois, ajoutait l'un, il ne mange pas du tout, ajoutait l'autre. Et puis, il avait raté quatre fois son baccalauréat avant de devenir contremaître... C'était cela le menu d'une semaine ordinaire.

Mais finalement, à dépeussier les rumeurs les plus folles, les coups les plus bas, il ne restait comme chefs d'accusation que les risournes de cinq pour cent reçues sur certains matériaux et un solide penchant pour l'alcool du malin contremaître.

Je résolus de mettre à l'abri ce travailleur efficace en lui confiant, hors de portée de ses collègues, et néanmoins amis de longue date, quelques tâches essentielles : une maille de sentiers et de carrefours dans les campagnes, afin de désenclaver plus de trois millions de

paysans pauvres, acculés autrement à marcher sur Port-au-Prince rejoindre les deux millions déjà sur place. Il urgeait que quelqu'un d'habile en effet se penchât sur la rétention des populations rurales et montagnardes. Mais je jouai de déveine quand courut la rumeur, le *zen*, que je voulais m'occuper d'autres choses que des trous dans les rues de Port-au-Prince. J'avais provoqué une levée de boucliers du tout-puissant groupuscule - moins de trente mille personnes - à y circuler en voitures privées. À peine un centième des effectifs ruraux concernés, mais quelle puissance ! Depuis 1804 !

L'homme qui avait tellement d'ennemis vint un jour de grand matin chez moi. Il y rencontra une autre visiteuse de l'aube arrivée avant lui aux premières lueurs, avocate d'une partie adverse venue dénoncer le vieil avocat efficace du ministère pour avoir été au service des militaires puschistes et demander de lui opposer un plus jeune et moins expérimenté, pour lui permettre de gagner sa cause, indéfendable certes, mais politiquement correcte... Le contremaître avait tout entendu. Il s'en servit pour caractériser le milieu et me demander de ne plus autant le défendre car mon temps était compté avec de tels agissements. Il ajouta que je ne devais d'avoir tant duré que par l'effet de surprise de la première communianta qui traverse un bordel.

Je retins l'image et m'habillai tout de blanc pour la rencontre avec les contremaîtres que j'avais convoqués pour entendre de leur bouche les reproches. Ils savaient déjà tous que seulement deux chefs d'accusation avaient été retenus. Ils foncèrent en chœur pour les étayer de la fois où il était saoul à une inauguration devant le Président, de l'autre fois où la ristourne avait dû culminer, vu qu'il s'était acheté une voiture, pas neuve, même assez vieille, mais quand même une voiture, avec chauffeur, qui roulait pour amener ses enfants à l'école et sa femme au marché. Quand je demandai comment il se faisait que tous menaient le même train de vie, il me fut répondu, encore en chœur, qu'ils étaient tous d'heureux joueurs de *borlette*, et qu'ils rêvaient tous, la veille des tirages, des numéros gagnants. Fallait y penser !

Je coupai court, et leur dis combien efficace il était dans son travail. J'aurais apprécié que tous ceux qui lui tiraient dessus puissent au

moins en faire autant que lui. La question sans réponse étant toujours dans ces cas : *Qui dit mieux ? Alors*, j'autorisai tout le monde à essayer de faire comme lui, ristournes comprises, mais à l'expresse condition de la performance identique, car le pire à craindre était un corps angélique de contremaîtres inefficaces, piailleurs, râleurs, hâbleurs et cabaleurs de surcroît. Je terminai par la question de l'alcool : il paraît qu'il boit un clairin parfumé aux figues expédié de Saint-Marc. J'ai fait faire enquête, il s'agit bien d'un « trempé » de la guildive des Nonez. J'ai donc pris sur moi d'en commander plusieurs gallons pour vous tous, des fois que s'y trouverait la solution de la performance.

Le lendemain matin, mes deux boss, tout sourire, me taquinèrent en réunion sur les vagues que je faisais, mes moindres gestes étaient immédiatement rapportés, évidemment ; mais ils voulaient surtout savoir d'où me venaient ces deux solutions si peu politiques.

De Winston Churchill, pour la première et d'Abraham Lincoln, pour la seconde.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

## 13

---

### Le sourire perdu des garçons de café

[Retour à la table des matières](#)

Il avait passé un mois au pays, venant, pour la première fois de sa lointaine diaspora montréalaise, chercher une niche pour prendre du service. On ne pouvait plus douter de ses serments réitérés sur l'urgence de profiter de trente années d'expérience d'un ingénieur électrique, en instance de retraite, pour que jaillisse enfin la lumière dans ce pays de noirceurs. Une telle perspective, surtout clamée aux douze coups de tous les minuits dans l'un des deux restaurants branchés du centre-ville de Port-au-Prince, faisait du bien en ces moments de coupures de courant.

Le rituel des expatriés dans ces deux cafés les avait très tôt fait rebaptiser dans le public *Nédgé sur Mer* pour celui de la rue Pavée, et *Columbia Boys* pour l'autre du Champ-de-Mars. Depuis quand exactement ces deux surnoms ? Je ne le sus jamais en parlant aux garçons de service, mais par contre, j'appris que ceux-ci, désabusés derrière leur

sourire qui fait aussi partie de leur uniforme, enregistraient tout, et savaient depuis longtemps mesurer les clients à leurs pourboires : entre les radins qui l'oublie et les bluffeurs qui l'exagèrent, l'homme de qualité ne donnait ni trop ni pas assez, de me dire Rhum, un garçon fin observateur de sa terrasse. Il m'avait aussi confié que ceux qui reviendraient au pays fréquentaient modérément ces lieux et ceux qui ne reviendraient pas s'y installaient tous les jours de leur séjour.

Quelque cinq mois plus tard, le plus haut poste de l'énergie devenu vacant, ils furent nombreux sous ces deux tonnelles à naturellement dire que c'était l'occasion de faire une offre à notre expert si décidé. Ce qui fut fait, après force recommandations individuelles et mise en marche de la rumeur publique. La réponse, qu'il mit dix jours à formuler, au point que l'on ne l'attendait plus, fut un morceau d'anthologie : un contrat en Béton, un pont d'Or et une protection d'Acier.

D'un, le Béton : le contrat requis devait stipuler que le poste était de sept ans, sans possibilité de révocation. L'inamovibilité exigée se doublait d'une reconduction de sept ans, sur simple décision unilatérale du seul titulaire (bref, un poste de quatorze ans conduisant à une seconde retraite à soixante-quinze ans). Suivaient toutes sortes de considérations sur les conditions de travail, les pleins pouvoirs de nomination et de révocation dans l'administration ; l'autonomie complète de la direction et la présidence du Conseil d'administration (réservée par la loi au Ministre). Le reste était à l'avenant.

Il ne s'agissait, comme pour tous les autres postes de ce niveau, que d'un siège éjectable dont le bouton était sous d'autres doigts que ceux de l'intéressé. De plus, une simple lettre de nomination tenait lieu de contrat et la marge de manœuvre de tout nouveau désigné était au départ toujours mince... Nous étions loin du compte.

De deux, l'Or : les clauses monétaires stipulaient paiements en dollars américains et versement de trois années à l'avance. De plus, une ligne de crédit sur l'étranger devait permettre dans tous les cas le versement des quatre années restantes. Des *per diem* conséquents, en monnaie locale, complétaient le tout, aussi assaisonné de frais de dé-

ménagements et d'allocations en dollars canadiens pour des vacances familiales régulières au lieu de recrutement. Et caetera.

Il fut calculé que le contrat réclamé était de treize fois supérieur à ce qui allait être versé au nouveau titulaire.

De trois, l'Acier : il exigeait un *Full Metal Jacket*. Il avait vraiment très peur pour envisager vivre longtemps avec vingt et un gardes du corps, en roulement de sept par tranche de huit heures, dans trois Jeep 4 x 4 identiques aux vitres fumées et aux portes arrière blindées. Il devait donc y avoir un chauffeur et un garde du corps par voiture-leurre, et trois personnes à ses côtés en permanence.

La vérité de ce poste était de quelques erratiques gardes d'une compagnie privée qui se traînaient les pieds et les fusils de chasse dans la cour principale. En uniforme brun et jaune, il est vrai. Toutes les situations de crises précédentes avaient toujours démontré que les vigiles étaient les premiers à détalier. D'ailleurs, leur présence étant de plus en plus décorative, il avait été décidé de ne pas armer les fusils pour éviter toute bavure. Bref, pour la sécurité dans ce poste, mieux valait, comme tout le monde, se recommander à la grâce de Dieu.

La télécopie arriva tellement en retard que tout était déjà consommé et le nouveau titulaire installé à son poste depuis une semaine. Mais, classe politique oblige, il fallut fournir des explications sous les tonnelles et des preuves à la rumeur publique.

Aux cinq apéritifs de la semaine suivante, au *Nédgé sur Mer* et au *Columbia Boys*, il faisait les frais de toutes les conversations des répondants qui avaient appuyé sa candidature et qui maintenant, surpris, commentaient ses exigences. Les galeries, hilares, en rajoutaient sur le contrat réclamé, si besoin en était. Et on ne le désigna plus que par son nouveau surnom de « Béton, Or et Acier », le Boa, carnassier et reptilien. Même les garçons de café sortirent de derrière leur sourire d'uniforme, pour raconter comment et pourquoi ils savaient depuis toujours que celui-là trouverait un moyen de s'empêcher de faire le saut.



L'on s'attendait donc à ne plus le revoir, Il n'en fut rien. Tous les ans à la même époque, le Boa revient, comme si de rien n'était, dire les mêmes choses aux mêmes tables. Seul a changé le sourire qui ne fait plus partie de l'uniforme des garçons. C'était trop leur demander, en effet.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

14

---

## *Qui a coulé Le Neptune ?*

[Retour à la table des matières](#)

Je devins sourd aux chuchotis du vernissage quand j'arrivai au pied d'un tableau aux dimensions d'une autre époque : *Les Bœufs du Neptune*. Ses dominantes bleu et or déclinaient toutes les nuances qu'un rouge soleil rasant à l'horizon projetait sur la scène d'une mer étale d'après la tempête. Dans cette évanescence crépusculaire, des bœufs morts, de grandeur presque nature et gonflés comme des outres pleines, servaient chacun de bouées de sauvetage à quatre ou cinq naufragés agrippés à leurs membres raides. Les dimensions affichées étaient trop précisément celles du *Radeau de la Méduse*, 491 x 717 cm, pour que cette démesure fût fortuite.

Je revis le bateau, chargé à ras dans la rade de Jérémie, se préparer à lever l'ancre aux petites heures du matin. L'ultime branle-bas faisait courir les marins affectés aux arrimages des chargements qui continuaient toujours de monter à bord. Tout au fond de la cale, l'empilement compact des sacs de café était à lui seul suffisant pour les-

ter le navire jusqu'à sa ligne de flottaison. Les jours précédents, j'avais remonté assez loin la filière du café pour savoir que la photo de la soute pleine que je venais de prendre symboliserait les accointances de toute la chaîne des intermédiaires. Mais, il nous restait encore, à ma compagne et moi, à découvrir jusqu'où l'on pouvait repousser les limites d'un tonnage... et l'esprit de lucre. D'instinct, j'avais déjà changé de caméra, pour travailler en noir et blanc, car il allait me falloir publier aussi des photos pour conjurer le sort qui menaçait.

Le pont avait été transformé en une seconde soute de marchandises amoncelées et en parc à bestiaux : grosses pièces de boucheries sur pieds aux cornes entravées et ribambelle de caprins aux pieds enlacés deux à deux. Les nasses d'osier superposées montaient haut au centre du pont en une vingtaine d'étages de toutes les espèces de volailles et gibiers. Et pour compléter ce riche marché flottant du grenier de la Grande-Anse, tout autour des parapets du pont, des régimes de bananes vertes pendaient nus vers l'extérieur à toucher l'eau.

Le troisième niveau était une espèce de mezzanine surajoutée qui tenait lieu de deuxième pont de bois. Il était strié sur toute sa longueur d'étroites rangées de bancs peints en vert foncé où prendraient place les voyageurs assis, car il y avait un prix réduit pour voyageurs debout et accrochés, là où c'était possible. Le tout était surmonté d'une tonnelle à armature légère recouverte d'un plastique bleu foncé en cours de décoloration sous les ardeurs du soleil et d'effilochement sous les coups des intempéries.

La nuit tombait presque quand nous arrivâmes sur le pont supérieur pour saisir d'en haut la scène. Des lumières tellement faibles balisaient ce terribil d'humains, d'animaux et de marchandises que je me rappelle m'être demandé où ils avaient bien pu trouver ces ampoules de 5 watts. Les petits enfants dormaient déjà, recroquevillés sur les sacs, et l'on chargeait encore en les enjambant. Tout cela me faisait penser à *l'Arche de Noé* puis, irrésistiblement au *Radeau de la Méduse* de Géricault sur lequel, jeune étudiant, j'avais fait un long exposé et que j'avais été revoir quatre fois au Louvre, en quatre ans.

Nous rentrâmes dans la cabine de pilotage pleine d'instruments défectueux, et surtout inutiles, nous précisa le capitaine, puisqu'il allait louvoyer à vue des côtes, et que, de plus, il était pilote au long cours pour avoir caboté dans la mer des Caraïbes d'île en île *au vent* des alizés, et de terre-ferme en terre-ferme *sous le vent* d'ouest. Il continua à nous parler de lui et du navire, encore bons à leurs âges, pour la navette entre Jérémie et Port-au-Prince, et de la cabine principale que nous pourrions occuper, avec l'assurance que l'on dégagerait bien une petite place à bord pour la Jeep avant la levée de l'ancre. Nous avons décliné l'offre pour reprendre l'impossible route qui nous obligeait à passer par les Cayes et les plus hauts sommets de ce pays.

*Le Neptune* a mis cinq ans à couler. La disparition annoncée de toute la classe entrepreneuriale de la zone, le millier de *madansara*, fut reçue comme une « exagération », mot-clé qui couvre toutes leurs petites démissions quotidiennes. Et plus personne ne se sentit concerné par l'inéluctable catastrophe.

J'étais de passage au pays, en février 1993, quand c'est finalement arrivé... Et *l'Arche de Noé* m'était revenue d'autant plus intensément qu'il s'en était trouvé un pour faire remarquer que c'était « le *onzième jour du deuxième mois (que) Dieu (avait) dit à Noé..* ». Ce que j'ai vu arriver sur nos plages pendant deux jours du côté de Miragoâne a de loin dépassé le morceau de bravoure du naufrage de *La Méduse*. En effet, des bœufs morts gonflés comme des outres pleines servaient de bouées de sauvetage à des naufragés agrippés à leurs membres raidés.

Les registres retrouvés du *Neptune* disent à peu près tout de ce qui a sombré ce jour-là, jusqu'au nombre exact des animaux embarqués ayant péri, *bêtes à cornes et bêtes cavales, vivres de bouches et denrées*, comme dans les relevés du XVIIIe siècle saint-domingois ; mais, les seuls à n'avoir fait l'objet d'aucune recension étaient les humains qui étaient montés à bord, *Nègres et Négresses, Négrillons et Négritesses*, auraient dit alors ces mêmes relevés.

« Combien ? » dis-je au peintre venu me signaler que je venais de passer plus d'une heure à regarder le même tableau et qu'il fallait maintenant fermer la galerie. « Combien ? » dis-je.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

15

---

*Verbatim :*  
recette pour quatre

[Retour à la table des matières](#)

Des instructions codées avaient été envoyées à Paris, enjoignant l'ambassade de se procurer, le jeudi même du lancement, trois exemplaires du volumineux *Verbatim* de Jacques Attali et d'envoyer un messenger les apporter le lendemain à Port-au-Prince par le vol le plus direct. Ce carnet des paroles quotidiennes du président Mitterrand avec son entourage était attendu avec d'autant plus d'impatience que l'auteur, de passage au pays, allait être reçu en audience et retenu ensuite à déjeuner lundi midi avec les quatre premiers personnages de J'exécutif Il ne restait que la fin de semaine pour se faire une idée précise de ces presque mille pages.

Dès réception des exemplaires, amenés dans la nuit du vendredi par le chancelier en personne, un conciliabule de mini-cabinet fut tenu sur la manière de procéder. Aucune des autorités présentes ne voulait

prendre la responsabilité de lire et de résumer ce livre pour ses collègues ; on lui ferait ensuite porter la responsabilité des bévues et autres conneries qui pour-raient être dites par tout le monde à ce déjeuner avec un auteur réputé sarcastique. Faute de volontaire, tout le monde étant subitement très occupé, il fut décidé de former un comité capable de fournir trois niveaux de lecture du carnet. Le choix des membres donna lieu à beaucoup de palabres avant d'en arriver à un dosage savant. Comme il était déjà deux heures du matin quand le consensus se fit, les trois sélectionnés, qui n'en demandaient pas tant, furent réveillés et convoqués d'urgence pour le petit jour au ranch présidentiel, très loin dans la plaine. Le pouvoir a ceci de fascinant qu'ils acceptèrent tous les trois d'être ainsi consignés sans préavis et de faire part de leur point de vue au souper du dimanche soir, avant d'être reconduits en ville. Et ils se mirent immédiatement à lire en s'isolant de tout le va-et-vient d'un week-end normal en ce haut lieu.

Le premier que l'on invita à parler avait été choisi pour son mode de lecture au premier degré d'élève appliqué. C'était un agronome imbat-table et intarissable sur l'univers complexe de chaque petite chose. En deux jours, il n'avait toujours pas fini de lire et de relire son exemplaire qu'il avait annoté d'une couverture à l'autre. Il fit état que les paroles sélectionnées par Attali - puisque ce dernier avait évidemment procédé à une véritable épuration - étaient celles du domaine réservé du chef de l'État : politique étrangère, nomination des cadres, défense nationale, grands projets aussi bien d'alliance et de fédération - comme l'Europe à construire - que monumentaux, afin de perpétuer le septennat par la pierre, pour les générations à venir. Puisqu'il est impossible de s'introduire dans ce cercle, le plus restreint du pouvoir, il devenait fascinant de disposer d'un *verbatim*, même épuré. La dimension du Chef se révèle immédiatement. Et le Mitterrand que nous campait Attali dans cette chronique ne manquait pas de panache, même si, pour faire tout à fait vraisemblable, il n'avait pas censuré, ici ou là, quelques peccadilles et anodins travers du patron. Mais, côté travers, le premier lecteur avança que le temps se chargerait plus tard de rendre publics les travers les moins anodins, comme cela se fait pour tous

les présidents de toutes les Républiques, sous des titres aussi voyeurs que « Tonton m'écoute », trouvaille d'une connotation indéniablement haïtienne.

Il fit le rapprochement avec ses lectures des enregistrements du Bureau Ovalé de Nixon pour s'étonner, comme tout le monde, de la dégradation et de la vulgarité des paroles quotidiennes d'une fin de mandat d'un président atteint à mort par une presse sonnante l'hallali. Déjà en ce temps, il s'était demandé ce que devait être le *verbatim* du bureau présidentiel à Port-au-Prince de chacun de nos chefs successifs. Il était facile d'imaginer un Duvalier père, surtout préoccupé de durer le plus possible, et entouré exclusivement de militaires et de miliciens, continuellement absorbé dans des rapports de police et des comptes rendus d'interrogatoires de ses supposés opposants. Avec un bilan, en cinq mille jours, de 30 000 disparus et de 300 000 arrestations, cela devait en effet beaucoup gruger chacun des jours du Chef. Ce n'étaient que petits tortionnaires et minables espions. Ce pouvoir fut tellement médiocre d'attention pour la démocratie et le développement que l'on ne devait pas souvent causer de ces choses, somme toute, les seules à devoir composer le *verbatim* d'un bureau présidentiel comme le nôtre. Ouf ! Le résumé était un peu long mais fidèle, et les débordements inattendus mais instructifs à souhait pour justifier que ce choix de lecteur du premier degré avait été le bon.

Le second invité à parler s'étonna de ce que chaque membre de l'entourage de Mitterrand, et Mitterrand lui-même, fût aussi versé en économie et en finance, en monnaie et en banques, jusqu'à faire croire qu'il n'est de gestion que celle de ces flux abstraits autour des déficits, des dévaluations et des capitaux, sédentaires ou nomades, sinon carrément en fuite. Il y avait certainement un biais à ne retenir de ce pouvoir socialiste, et de sa gestion nationale, qu'une image de technocrates d'une seule et même discipline, s'affrontant sur les infimes nuances qui distinguent les multiples clans de la corporation professionnelle des banquiers. Ce *verbatim* renseignait finalement plus sur les biais (et le songe) d'Attali, et les réalisations flatteuses de l'auteur, comme le sommet de Versailles en 1992, que sur le pouvoir au



quotidien de Mitterrand dans toutes ses facettes, ou même sur Mitterrand lui-même. D'où les polémiques qui faisaient déjà rage quarante-huit heures après la parution de ce livre partiel et partial, semble-t-il, non exempt d'indélicatesses, d'oublis et de partis pris. Il n'y avait mis que le samedi pour se faire une tête de cette brique et son brio faisait honneur aux lecteurs de second degré qu'il était censé représenter en qualité d'économiste de talent.

Puis ce fut au tour du troisième, vieux routier fatigué qui n'avait consacré qu'une matinée à ce pensum avant de s'occuper à autre chose, notamment à lire son bréviaire et fouiller tous les livres de la bibliothèque du Ranch. Cette réclusion intempestive l'avait mis de mauvaise humeur. Il commença par vitupérer contre ce *verbatim* si loin de la tradition des prophètes qui savaient dire leurs quatre vérités aux grands de ce monde et passa, sans plus de ménagements, à l'esquisse du *verbatim* dont il rêvait pour les années en cours. Il le voyait sous forme de bilans hebdomadaires et il le limitait d'abord aux échanges des petits matins entre le Président, désigné par les urnes pour veiller et guider, et le Premier Ministre attelé avec son gouvernement à gérer l'espérance, et la désespérance, avec vision.

Puisqu'il était souhaitable qu'il y ait quelqu'un pour écrire ce *verbatim*, car ce genre méritait encouragement chez nous, ne serait-ce que comme garde-fou, le *briefing* quotidien entre ces deux personnes devrait avoir pour témoins et scribes leurs deux chefs de Cabinet. Ces deux-là seraient chargés de nous rapporter ce qui s'est dit d'essentiel chacun des jours de la semaine, pour quitus du mandat confié à l'Exécutif. Rien que cela serait déjà un début inespéré.

Mais, comme il connaissait bien les quatre personnes en question - pour avoir été leur professeur - il fit part qu'à rêver de les voir ensemble chaque matin pour le plaisir de son *verbatim*, il craignait finalement que les caricaturistes de l'opposition ne profitent de l'exercice pour les voir le lundi en *bande des quatre*, le mardi en *quatuor à corde*, le mercredi en *quatre mousquetaires*, le jeudi en *quatre cavaliers de l'apocalypse*, le vendredi en *quatre évangélistes* et le samedi en *quatre Dalton*... On lui fit remarquer, avec une pointe d'agacement,

qu'il n'avait rien prévu pour le dimanche. Il répondit alors, un quart badin trois-quarts sérieux, douter fort que des caricaturistes de l'opposition eussent pu survivre jusqu'au dimanche, au terme d'une telle semaine à ainsi dessiner ce quarteron de chefs en face de lui.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

16

---

## La machine à faire des trous

[Retour à la table des matières](#)

L'équipe de la signalisation traçait la ligne médiane de la nouvelle route, la mort dans l'âme, car à chaque fois qu'une route se retrouvait simplement carrossable, les accidents la transformaient en couloir de la mort. Plus aucune exigence pour conduire, plus aucun contrôle de l'état des voitures, plus aucune restriction à l'importation sauvage de matériels juste bons pour les cimetières d'autos de Boston à Miami, plus aucune norme d'aucune sorte. Il savait, l'ingénieur de chantier, qu'il mesurait, calculait, traçait lignes jaunes des séparations, lignes blanches des croisements, pointillés des priorités pour mille morts à venir. Mais jamais il n'avait pensé commencer la série par lui-même.

À la vue de cette route du Nord reconstruite, la voiture du juge semblait retrouver une nouvelle jeunesse. Cela faisait des années qu'elle était contrainte à ne marcher qu'au pas, d'une crevasse à l'autre, et de rares fois elle poussait un petit trot sur les courtes distances des bouts de tronçons de 1 850 mètres en ligne droite, miraculeusement d'excellente qualité, bien éclairés de surcroît, capables même

de recevoir de petits avions la nuit, pour vous dire ! Mais ces tronçons, quoique nombreux, étaient trop bien gardés pour s'y aventurer trop souvent.

Et voilà qu'un grand galop devenait enfin possible sur des kilomètres et des kilomètres. Elle ne savait plus à quand remontait la dernière fois, sa mémoire avait depuis longtemps commencé à lui faire défaut. Elle se poussa à fond, ivre de la brise de mer qu'elle déplaçait, dernier vertige pour une vieille carcasse qui s'élançait sur un long ruban tout neuf en ignorant ces petits cônes jaunes ridicules qui semblaient lui signaler la peinture toute fraîche. Elle ne fit pas non plus attention aux bruits nouveaux qui provenaient d'en dessous, avec des échos métalliques. Les roues arrière ne semblaient plus vraiment suivre attentivement celles de devant. Les freins aussi, fatigués d'avoir trop servi, cessèrent toute action. La direction se mit de la partie en ne dirigeant plus rien. Elle n'avait plus besoin du juge, la voiture, pour faire ce qu'elle voulait, une dernière fois, zigzaguer de la gauche à la droite, de la droite à la gauche. Puis, dans un long crissement de pneus chauves à l'agonie, elle happa l'ingénieur de chantier pour le projeter haut dans les airs, avant de s'arrêter tout sec au bord de la route contre un beau manguiers francisque qui sous le choc, lui lâcha dessus toute sa juteuse et jaune récolte de la saison. Nous étions en juillet. La voiture était morte sur le coup. Le juge aussi. Les badauds avaient déjà ramassé toutes les mangues quand les *boss réchaudliers* arrivèrent pour la ferraille, un peu avant les ambulanciers pour le juge.

Mais l'ingénieur de chantier n'y était déjà plus, transporté de toute urgence par son équipe à l'Hôpital Général de Port-au-Prince. La description de l'accident par les géomètres présents fut un morceau de grande précision en hommage à leur chef. Il était question de la formule de la courbe convexe décrite par le centre de gravité du corps, de la flèche de sa trajectoire culminant à 8 mètres 75 par-dessus les lignes téléphoniques, au-dessus desquelles il était effectivement passé sous la force de l'impact, des 32 mètres 50 de la distance parcourue avant le point de chute, à midi pile, insistèrent-ils, comme pour en souligner la fatalité et le magique, avant d'aller tous jouer 12

et son revers 21 à la *borlette*. Ils ne dirent nulle part dans le rapport qu'il faisait chaud et que les vapeurs de l'asphalte ramolli fumaient en volutes à vous faire des mirages, pas plus que cette voiture n'aurait jamais dû être encore en service sur aucune sorte de route, fût-elle privée. Un cercueil roulant, c'était trop banal pour eux.

Il était déjà dix heures du soir quand on le fit transférer d'urgence pour être opéré, car, là où il était, il n'y avait aucune disponibilité opératoire avant encore soixante-douze heures. On le conduisit, tous coussins rabattus, dans le très bourgeois Hôpital Canapé Vert. Il avait trois fractures ouvertes à réduire, quelques paires de côtes enfoncées, une ablation de sa rate perforée à entreprendre et un peu partout quelques autres déveines du même acabit qui allaient le condamner à deux longs mois d'hospitalisation. En attendant, l'urgent était de lui trouver deux pintes de sang O+ que la Croix-Rouge ne voulait laisser partir que contre un don équivalent. Sa chance, si l'on peut dire, est qu'il y avait un O+ sur les lieux.

Les géomètres ne s'en tinrent pas là dans leur dévotion à leur chef. Ils rédigèrent une longue pétition signée de tous les membres du service, félicitèrent à babord et dénoncèrent à tribord, alertèrent radios et journaux et surtout mirent en marche la rumeur qui transforma ce banal accident d'une route, vouée à de grandes hécatombes, en un événement politique que personne ne pouvait plus ignorer. Il allait donc y avoir des pour et des contre, des violemment pour et des violemment contre, des moyennement pour et des moyennement contre, des ni pour ni contre et son contraire ni contre ni pour (certaines prises de positions politiques étaient d'une telle subtilité que l'on avait un mal fou à en décoder les nuances), sans au départ trop savoir de quoi était-on pour, de quoi était-on contre.

Mais tout le monde devait prendre l'un des quatre partis : pour, contre, ni pour ni contre, et enfin pour et contre à la fois. C'est à ces deux derniers groupes que se reconnaissaient les vrais professionnels de la survie.

L'affaire prenait des proportions.

Une connaissance à rosette, banquier de son état, grande gueule et fin connaisseur des labyrinthes de la classe politique, me résuma les trois graves erreurs politiques qui avaient été commises dans ce dossier. D'abord, en commençant par la plus petite, l'accidenté n'était pas du bon bord ; à tout le moins, n'étant d'aucun des clans au pouvoir, il n'aurait jamais dû quitter le premier hôpital (opéré trois jours après, ce n'aurait été, au mieux, ni la première amputation à déplorer suivie d'incapacité totale, et au pire, ni la première victime, vu que le juge avait déjà inauguré la nouvelle liste). La deuxième erreur, plus grave, était que le sang prélevé aurait dû être d'une manière ou d'une autre un don du CHEF. Tout devait partir de LUI et aboutir à LUI. Autrement, n'importe qui serait suspecté d'avoir un « agenda » et de se faire du capital politique. Il me gratifia de deux à trois manières différentes de prélever du sang O positif d'un chef manifestement O négatif. L'hématologie en prenait pour son grade. Enfin, la troisième erreur, celle-là nettement impardonnable, était de n'avoir pas identifié au Service de la signalisation cette dernière source de profits non encore dépecée : le tracé des routes. (C'est que presque tout y avait été cannibalisé, jusque la confection des plaques d'immatriculation des voitures, au départ l'objet même du Service. Appareils et matériel avaient depuis longtemps été adjugés à un privé sous l'ancien régime et maintenus tels jusqu'à présent, sous de solides protections qui s'opposaient à un retour à la normale). Pour finir sa leçon, il me proposait le pari, à un contre cent, qu'en moins d'un mois j'allais voir fondre sur cette minable et dernière petite activité du Service de signalisation « les appétits kleptocratiques de la magouilleuse engeance ». C'étaient ses propres mots. Et sa manière de parler.

Il était vraiment doué et je n'avais aucun des talents requis. Il prit même l'air découragé du professeur, après la cinquième et vaine explication de la preuve par neuf, quand je lui exposai que mon plus grand rêve dans cette affaire serait d'acheter une machine à faire des trous dans les routes et autoroutes, rues et ruelles, boulevards et passages... Beaux trous en quinconce Trous élégants en enfilades Trous coquins en damier Trous pervers en embuscades Jeunes trous de la

veille Trous en goguette Vieux trous du mois dernier Trous plissés  
Trous forbans Sales trous Trous du nord Trous coucous Trous bonbons  
Trous verts Trous badours Trous noirs Trous blancs Trous de mémoire  
Trous d'air Trous d'hommes Trous-madames Trous sots Trous sages  
Trous partout.

Trous de cul !

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

17

---

## La lumière et le bout du tunnel

[Retour à la table des matières](#)

Comment peut-on être Haïtien ? Il y a de braves gens qui croient que c'est facile d'être Haïtien, que l'on peut faire exprès de l'être ou même que l'on a choisi de l'être. Mais non, on le devient comme cela, un jour, par hasard, et sans aucune sollicitation, parce que cela était déjà arrivé de la même façon à vos parents, qui d'ailleurs comme vous, ne l'avaient pas demandé. Ainsi de suite, jusqu'à l'aïeul et sa vieille histoire de bateau. C'est cela être Haïtien, comme être n'importe quoi d'autre, mais la différence est que, bien vite quand on est Haïtien, on se demande pourquoi on est Haïtien. Les autres ne se posent pas cette question, ou se la posent tellement tard, qu'on a dû leur dire de se la poser. Chez nous, ce n'est pas loin d'être la toute première question de l'enfant : *Agaga goujou ?*

C'est donc à cette question existentielle que dix mille articles de journaux sur Haïti dans le monde ont tenté de répondre pendant les mille jours (octobre 1991-octobre 1994) d'une crise exceptionnelle-ment médiatisée, à titre de test d'un nouvel ordre mondial en gésine.



C'est à Washington que l'on fit la plus grosse réunion de toutes les têtes pensantes du pays pour savoir comment faire face à ce déluge d'articles qui allaient dans toutes les directions en emportant tout un fatras sur son passage. Ce fut très décevant de ne pouvoir tirer une ligne d'action de ces centaines d'avis. Il s'était cependant trouvé une jeune femme égarée en ces lieux et foncièrement hors sujet pour dire que la vérité sort de la bouche des enfants et que les mères étaient les meilleures exégètes des premiers babillements : *Agaga gougou ?* La surprise fut de taille, l'agacement aussi. Cependant, à être autant démuné face à la question, pourquoi ne pas essayer une ultime rencontre postnatale ? L'étrange proposition fit un tortueux chemin jusqu'à une table ronde d'une vingtaine de nourrices confrontées aux explications à fournir aux grandes questions des tout-petits. J'étais terriblement intéressé à voir jusqu'où irait ce déraillement. Ce sera difficile à croire (pour une fois que j'en raconte une vraie !), c'est de ces élucubrations tirées par les cheveux de ces dames que sortit la manière toute simple de trouver une réponse satisfaisante à *agaga gougou ?*

Elles prirent l'initiative d'un sondage d'opinion effectué le premier trimestre 1994 dans presque tous les pays où se trouvaient des missions diplomatiques haïtiennes, en mobilisant le personnel de soutien exclusivement féminin qui connaissait les allées et venues de la constellation en orbite de ces ambassades et consulats. Toute la logistique fut mise à leur disposition. Des répondants, sélectionnés par ces employées, devaient qualifier leur impression principale d'Haïti par une seule réponse sur un ensemble de treize choix. L'objectif était de prendre la mesure des perceptions d'Haïti dans l'opinion internationale et d'évaluer comment les nuancer. Les sept réponses à revenir le plus souvent cumulaient plus de 88% des avis donnés. L'enquête fut suivie le mois d'après d'une mise au point de trois pages sur chacune des sept réponses et l'on redemanda à chacun des répondants s'il conservait ou non sa première réponse, compte tenu des explications fournies. Dans 69% des cas, les enquêtés ont dit ne pas maintenir leur première impression.

À croire que ce pays qui faisait les manchettes chaque matin depuis ces 30 mois du coup d'État était un pays aux profondeurs inconnues et aux potentiels insoupçonnés : 7 personnes sur 10 changèrent de perception dès la première mise au point !

Pour 27% des répondants, Haïti est avant tout un *pays pauvre*, aux sources matérielles tariées et aux ressources humaines gaspillées. S'il est difficile d'aller à l'encontre de la ritournelle du *Pays le plus pauvre des Amériques et le seul pma du Continent*, il a suffi de deux arguments pour ébranler des certitudes aux apparences aussi incontestables : d'abord la diaspora haïtienne, comme partie possible du pays, est une concentration de ressources humaines et financières absolument exceptionnelles ; ensuite les savoir-faire de la survie peuvent avantageusement être le point de départ obligé de la relance... Pays pauvre ? Oui, mais certainement pas aussi démuné qu'on le croit généralement si...

Ils sont 18% à penser que Haïti est avant tout un *pays divisé*, aux factions politiques antagoniques et irréconciliables. Certainement que ces conflits désespérants, qui n'en finissent pas, cachent que la population haïtienne partage le même idéal de démocratie. Il est même assez rare de voir un pays aussi massivement unitaire, capable de voter à plus de 70% la même option. Mais il y a une minorité qui bloque le jeu... Pays divisé ? Oui, mais entre les moins de 5% de maîtres et les plus de 95% d'esclaves, comme à Saint-Domingue... Le jeu démocratique et l'entrée en modernité peuvent débloquer si...

Pour 14% des répondants, Haïti est un *pays disloqué*, un pays sans bon sens. L'impression laissée est celle de quatre millions de paysans dispersés, de villages sans ordre, d'une capitale aux implantations aléatoires pour deux millions de bidonvillois. Maquis vivriers et marchés folkloriques, dit-on... La lecture des trois pages disait que cette vision n'est que l'incapacité à rendre compte des ordonnancements qui existent dans la pauvreté, des logiques qui les sous-tendent et du potentiel qu'ils recèlent pour la rupture et la relance... Pays disloqué ? Certainement, mais pas chaotique et encore moins anarchique. Capable d'étonner si...

De l'avis de 9% des répondants, Haïti est un *pays sans dessein*. L'impression laissée au fil d'événements absurdes est que tout cela s'en va, sans que personne ne sache vraiment où aller, ni comment y aller. Une petite île ubuesque dans laquelle s'agitent des sanguinaires et des voleurs irresponsables sur un peuple décharné à l'os. Il a suffi de présenter l'accumulation structurée de six décennies de revendications démocratiques pour atténuer efficacement cette juste impression de dérive... Pays sans dessein ? Non, car la relance peut exister si...

Ils sont 7% à faire le choix que Haïti est un *pays qui n'a pas de chance*, quand en fait nous nous sommes arrangés pour la laisser passer toutes les fois qu'elle se présentait. Que cache ce « nous » ? Les vieux démons d'une minorité de blocage incapable du sursaut et du réveil que commande le moment. Au contraire, ce peuple a donné à ce pays beaucoup de chances que ses meneurs auraient pu prendre si...

Le pourcentage de ceux qui pensent que Haïti est un *pays assisté* est de 7%. Ce serait un pays incapable de se prendre en main, un pays porté à bout de bras. Il est vrai que les natifs successivement aux commandes ne rêvent et ne parlent que d'aides et de subventions, et de projets venus de l'extérieur, et de transferts de la diaspora, etc. Mais le problème n'est pas là. On peut partir des savoir-faire locaux en ramenant l'assistance externe à son statut d'appoint, et non de substitution, qu'elle n'aurait jamais dû franchir si...

Également pour 6% des répondants, *Haïti est un pays sans espoir*. Pourtant le *Quoi faire ? Comment faire ? Quand faire ? Avec qui faire ?* est bien en place. Il y a même un fort courant appuyé sur un « agenda » réaliste qui pousse dans ce sens, d'autant plus que si...

On pouvait enfin comprendre pourquoi toute cette opération avait pour nom de code « Si ».

Elles en étaient au moment où il faut aller dire au Chef qu'il n'est pas capable du miracle que les autres ont échoué et qu'il n'a pas de baguette magique et qu'il n'y a pas de recettes et qu'il n'est pas un Sauveur et qu'il faut des plans de ruptures et qu'il faudrait un projet

de modernisation et une vision de classes moyennes passant de 2% à 40%, et que cela s'appelle un Manifeste politique, un Projet de société, un Programme de gouvernement, et qu'il faudrait transformer ce qui précède, de 7 impressions mitigées en 7 thèses erronées sur Haïti, et caetera, et caetera. Et c'est là qu'on les attendait !

Mais elles firent ce qu'elles savaient faire avec les petits : enrober l'amère pilule. La réponse à *Agaga goujou ?* est maintenant connue ; et ce n'est finalement pas tant la lumière qui fait défaut que le bout du tunnel qui est introuvable.

Si ! Si

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

18

---

## Le cauchemar de Governor's Island

[Retour à la table des matières](#)

C'est fou ce qu'on rêve dans ce pays ! C'est fou ce qu'on rêve quand on est de ce pays ! Mais le plus drôle, c'est le mal fou que chacun se donne pour se souvenir le plus précisément possible de ses rêves. Cela peut être payant à la loterie, *la borlette*, après une bonne interprétation du numéro correspondant à chaque rêve. Il existe un livre pour cela, le *Tiala*. On peut aussi s'adresser à des « interpréteurs » professionnels. Un nouveau métier : 5% qu'ils demandent si vous gagnez avec le numéro suggéré et rien si vous perdez. Mais vous pouvez aussi mourir pour un rêve. Dénoncé dans un rêve. C'est l'astuce qu'adoptent même les délateurs pour appuyer leurs dires : *Excellence, j'ai rêvé qu'untel conspirait !* Et souvent cela suffit. On se met aussi en condition pour rêver. Certains trouvent commode de manger immédiatement avant de dormir. Cela les fait rêver de digérer en dormant. Un nouveau commerce des mets et boissons qui font rêver a ainsi vu le

jour. D'autres rêvent à jeun. Le plus grand nombre dans ce pays. Ce n'est pas qu'ils n'aimeraient pas manger avant de dormir. Mais enfin, il faut faire avec ce qu'on n'a pas. Alors ils disent que rêver à jeun est la dernière chance du pauvre. Moi, je me souvenais toujours précisément de mes rêves. C'est seulement depuis la prison que j'ai développé un mauvais rapport avec ce médium. Cela fera plus de vingt-cinq ans à la parution de ce texte. Même que, maintenant, je me soupçonne de rajouter de la couleur, de faire des retouches, d'y aller en trois dimensions... pour les empêcher de tourner en cauchemars. Car les cauchemars ne payent pas. Peine perdue. Mon système est détraqué. Comme cette fois...

C'était à la base navale de Governors Island dans la baie de New York, un soir d'orage. Je m'étais assoupi sur le ponton du club des officiers à regarder la statue de la Liberté toute proche maintenir, dans la brume qui s'épaississait, sa torche comme repère des gardes-côtes dans la nuit. Cela allait tellement mal entre les Hommes venus ici négocier que Dieu se mit de la partie pour démêler les mots et les choses qui s'étaient mis à vivre chacun pour soi, sans plus aucun souci pour les uns de désigner les autres. Les Hommes étaient devenus fous. Ils furent convoqués au Paradis pour s'expliquer. Saint Pierre fit poser au-dessus de la porte d'entrée une grande banderole bleu ciel, comme de raison, aux lettres rouge sang, comme de déraison, pour signifier l'ordre du jour : *Les paradoxes des embargos, la crise haïtienne.*

Les procédures du Paradis étaient un bizarre mélange des rituels académiques et politiques dans ce que chacun d'eux avait de plus irritant. Chaque partie devait produire trois mémoires pour la défense de son point de vue qu'un porte-parole devait présenter en peu de mots. La seule exigence - mais c'était toute une nouveauté dans ce dossier - était de dire la vérité, car on ne ment pas au Paradis. Et puis après ? Et puis *anyen* ! Rien. À la grâce de Dieu.

Le premier groupe à se faire entendre fut le Peuple. Son avocat était Harry Legendre qui avait été tué de quatre balles à Carrefour, en banlieue de Port-au-Prince, la semaine précédente. Il était habillé du costume noir rayé de fins traits blancs qu'il portait dans son cer-

cueil, dont la photo venait de nous parvenir. Son visage avait les boursoflures des impacts des balles qui toutes lui avait été tirées à bout touchant à la tête. Je me suis dit qu'après son exposé, il fallait que j'aie l'assurer qu'on s'occuperait des deux familles qu'il laissait et confirmer avec lui les noms des quatre tueurs à gages que nous soupçonnions d'avoir fait le coup. Il se mit au ras du quotidien pour parler avec émotion de l'individu qui doit survivre dans la pénurie, sans espérance d'amélioration. Dans ce contexte de misères matérielle et morale qui est celui de la très large majorité de la population haïtienne, l'embargo est une mesure épouvantable qui fait passer les classes populaires de la pauvreté la plus creuse à la misère la plus noire, quelques crans en dessous. Je ne reconnaissais plus sa voix devenue métallique derrière son masque mortuaire. Il parlait maintenant avec le timbre caverneux et lent des rubans magnétiques emmêlés, de la détresse profonde de plus de 95% de la population au pays. Or c'est là que se recrutent tous les partisans les plus farouches de l'embargo, ceux qui sont prêts à en mourir pour qu'il aboutisse, comme on meurt d'une grève de la faim. Ils n'avaient plus rien à perdre. Les trois titres qu'il soumettait avaient de l'allure : *Une frontière nommée passoire. Les mensonges des tuteurs et des tueurs. La Guerre de l'embargo n'aura pas lieu.* Je me suis dit qu'il avait été bien « coaché » et qu'il fallait que je lise ces trois textes au plus vite.

Le second groupe à se faire représenter fut celui des *panzouistes*. C'était une avocate qui parlait en leur nom, belle mulâtresse devant l'Éternel ! Justement. Elle fit un discours introductif d'une rare véracité : nous sommes les opposants locaux les plus irréductibles de l'embargo et nous sommes ceux qui en profitons le plus ouvertement, de marchés noirs en contrebandes, de collusions pour la fixation de prix élevés aux raretés artificielles, du trafic d'influences aux trafics de la drogue, des prélèvements en espèces en ville aux rançons en nature à la campagne. Nous croulons sous cet amoncellement de profits d'exception grâce à l'embargo, mais nous n'avons cependant qu'une obsession, celle de la levée de l'embargo. Les narcotrafiquants ont littéralement acheté les pays où faire transiter leurs poudres en toute impu-

nité. Nous avons même conclu des alliances régionales avec nos voisins qui sont comme nous sur la route de la drogue, et jamais situation n'a été plus lucrative. Pourtant, les uns et les autres, nous manoeuvrons effectivement pour la levée de l'embargo. Leurs trois titres déposés : *La nouvelle dérive des continents. De l'embargo comme abus. Embargo : l'alternative du Diable*. J'ai trouvé qu'elle avait un beau culot.

Pour le troisième groupe, se présenta un *Visage pâle à la langue fourchue*. Je me suis dit dans mon rêve que je rêvais pour ainsi voir ce personnage déguisé en acteur de bande dessinée. Il commença par admettre que l'enjeu n'était pas l'embargo lui-même mais le message qu'on lui faisait porter. Il continua par le fait qu'il existe d'autres façons moins cruelles que les embargos de reconnaître clairement une légitimité, comme il va de soi qu'il existe d'autres manières de mourir collectivement pour une cause que d'une grève de la faim. Mais hélas, nous en étions arrivés là par une succession de réelles occasions manquées en fausses occasions manquées, dans des négociations presque toujours de mauvaise foi. Ici et maintenant, la signification brutale de l'embargo est *NON* au coup d'État et oui à la légitimité démocratique ; même si l'on traîne de la patte pour ne pas pousser jusqu'au bout les conséquences de ce choix : la restauration. Sur cette dernière phrase, il déposa ses trois mémoires : *Les faux-pas du tango de l'Argentin. Le Nouveau Désordre International (NDI) à l'essai. Levée improbable et maintien impossible*.

À ce point de la conciliation céleste où je lorgnais les neuf rapports aux titres pleins de promesses, Saint Pierre - celui-là je l'ai bien vu et il se ressemble, barbe longue, robe blanche et grosse clé comprise (il commence à bedonner un peu) - introduisit le Diable pour un résumé des dépositions. Il se ressemblait aussi : grand et noir, cornes, fourche à trois dents et large rictus ; bel athlète que ce Lucifer ! Il troussa l'affaire. À chacun son embargo, et trois embargos pour le prix d'un : l'assommoir, la passoire et le dilatoire. Acceptation résignée par les masses du maintien de l'embargo-assommoir qui fonde la légitimité du vote du 16 décembre 1990 et le retour à l'espérance dans un contexte de grève collective de la faim. Demande pressante des put-



chistes de la levée de l'embargo-passoire qui enrichit par son existence mais qui enrichirait nettement plus par sa levée. Valse-hésitation de l'International réfugié derrière un embargo-dilatoire qui cache mal son absence de volonté politique de restituer ce président-là.

Puis il éclata, comme le Père Noël, d'un rire saccadé (ce doit être ainsi qu'on rit de nous là-haut) que je reconnus immédiatement pour celui qui me réveillait souvent de mes cauchemars depuis le début de la crise. Au milieu d'éclairs et du tonnerre, les nuages crevèrent d'une trombe d'eau qui me sauça sur le ponton découvert avant même que je pusse courir me mettre à l'abri à l'intérieur où mes amis discutaient ferme sur le titre à donner à de troublantes positions. À leurs mines interrogatives, suite à ma brusque irruption dans la salle d'un air encore confus de sommeil, je répondis que je venais de rêver le titre qu'ils cherchaient. Embargo : la patate chaude.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

19

---

## L'Amiral léogonais

[Retour à la table des matières](#)

J'étais seul, depuis une bonne heure, à louvoyer en face de trois élus floridiens qui soufflaient fort sur la question des réfugiés haïtiens. C'était la troisième nuit de la Conférence Internationale de Miami sur cette question, et de roulis en tangages, j'étais conscient de tirer des bordées pour gagner du temps, exactement comme un marin quinois marronne par grand vent. Il me fallait un point d'entrée sur leur position quand, au détour d'une réponse, dans l'entrebâillement d'une pensée à peine dévoilée, j'ai pu m'introduire dans leur cauchemar collectif pour visionner le film qui se jouait à Miami tous les soirs, depuis le coup d'État, à guichets fermés et à poings fermés :

*La sixième flotte haïtienne de mille bâtiments montés de cent mille boat people, toutes voiles multicolores déployées (car ce cauchemar américain est en couleurs et à grand déploiement) en route vers la Floride sous le commandement d'un Amiral léogonais, paysan-pêcheur comme dirait Bob.. et l'hélico de la CNN tournoyant en direct au-*

*dessus de cette noce océane rejoignant le demi-million de déjà débarqués des cinq flottes précédentes.*

La vision ne manquait pas de panache, le cauchemar de consistance et le risque de fondements. Ma foi, si cela ne dépendait que de ces milliers de figurants appréhendés, le tournage pouvait bien commencer immédiatement, en temps réel, car le coup d'État avait achevé le scénario de l'autre bord. Depuis, sur les rives d'en face, le soir, l'on rêvait exactement de la même chose. En noir et blanc cependant, car ce rêve haïtien est à petit budget.

C'était un bon début de discussion que d'avoir en commun les mêmes images intimes peuplant sombres cauchemars et beaux rêves de part et d'autre du Triangle des Bermudes à traverser, un radeau amiral en tête. Il fallait se rendre à l'évidence que, pour encore longtemps, ce serait le principal feuilleton onirique haïtiano-miamien... et l'arme secrète de la démocratie seule capable d'un autre rêve. Aussi l'État de la Floride rêvait-il pour Haïti d'une vocation démocratique sans faille, si cette souscription pouvait lui éviter, comme porte d'entrée obligée des Haïtiens, d'autres vagues de boat people.

C'était une grande conférence que cette conférence préparée d'assemblées de cent personnes, en assemblées de mille personnes pour arriver à penser le phénomène du million et demi d'expatriés haïtiens comme un prolongement du pays en terres étrangères. Il fallait d'abord arrimer la première génération d'émigrés aux neuf départements de l'intérieur par une armature juridique nouvelle (le dixième département) et un nouveau champ de concepts. Le redoutable problème de la deuxième génération restait pour le moment entier, car dans vingt ans, quand viendra son tour, elle ne sera pratiquement plus de ce pays et n'y enverra même pas d'argent. La rupture risquait d'être consommée en une génération. L'organisation de la diaspora ne pouvait donc venir que de l'intérieur, ainsi que l'incitation de la deuxième génération à s'impliquer plus tard au pays des parents. Seul un gouvernement démocratique pouvait s'intéresser à un constat si lourd de conséquences. Il fallait offrir les structures de l'accueil intérieur, tout en créant les canaux institutionnels extérieurs, pour ces

flux multiples et divers venant des Haïtiens dans le monde. Quant à la deuxième génération, la chance était de faire du pays une immense colonie de vacances capable d'initier celle-ci, dès le plus jeune âge et pour quand elle sera grande, à la langue et à la culture des ancêtres, à l'Histoire du pays des parents et aux devoirs envers le pays d'origine.

Toutes voiles dehors, nous continuions à filer différents prolongements comme la complémentarité des calendriers scolaires pour disposer des enseignants en vacances, ou la restauration du plus grand réseau de forts des Amériques pour l'éducation des enfants et le tourisme des parents... Les vents complices nous menaient à l'ivresse des dépassements de la politicaillerie haïtienne, car n'importe quel reporter de la radio d'Haïti ne posait qu'une question : candidat ou pas candidat ? Comme si plus personne ne savait compter jusqu'à trois dans ce pays pour imaginer d'autres engagements, d'autres motivations ou tout autre chose. Mais il fallut bien jeter l'ancre au terme de trois jours et revenir aux élus floridiens qui voulaient une certitude tout de suite. Une seule petite certitude dans cette pêche miraculeuse rêvée : plus de boat people. En échange, ils jurèrent amitié si profonde qu'ils n'hésiteraient pas aux dernières extrémités. On pouvait les croire volontiers sincères et dignes d'alliance... pour le temps de la menace de leurs si jolies petites plages.

L'hommage reçu, l'amitié cimentée, l'alliance envisagée, de quoi disposaient-ils pour faire participer à leur

cauchemar les nuits de Washington, si pleines de *l'American dream* ? De peu, disaient-ils, d'à peine les 2% de voix qui firent perdre aux Démocrates la Floride forte de 27 grands électeurs, le dixième du total requis pour entrer à la Maison Blanche, ce dixième qui la prochaine fois sera indispensable pour une réélection de Bill...

Amiral mon amiral, te serais-tu jamais douté que, sans être parti, c'est toi qui as commandé le retour ?

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

20

---

## Le téléphone de mon compère

[Retour à la table des matières](#)

Toute la classe politique en faisait autant. Ou s'essayait. Mais ce qui distinguait ce jeune maire était que son art de tirer la couverture à lui avait atteint un degré de virtuosité peu commun. Comme cette fois où il s'était trouvé coincé, sans une gourde en caisse, à la suite d'un conflit avec l'Exécutif qui lui avait coupé les vivres. Telles étaient les mœurs sur lesquelles il n'eut pas le temps de beaucoup méditer, puisque s'annonçait pour dans trois mois la grande visite du maire de Mexico. Un budget national fut débloqué à hauteur de dix millions de piastres-or (ainsi disait-on des billets verts américains en mémoire du temps de la flibuste). La mairie resta cependant étrangère aux travaux et réalisations. Telles étaient les consignes au ministère de la Culture, seul maître-d'œuvre. Ça jouait dur.

Il fut décidé d'ériger, en un mois, cinq mille mètres de hauts murs de part et d'autre de la route d'entrée de la ville pour (cacher les bidonvilles et) livrer à différents peintres un morceau de cinquante mètres de long sur cinq mètres de haut chacun, pour jouer à David Alfaro

Siqueiros, à José Clemente Orozco, à Diego Rivera... en hommage aux muralistes mexicains. De généreuses bourses étaient prévues pour ce festival des couleurs et des formes.

Cent peintres étaient attendus. Il s'en présenta mille. Des vrais et des faux, des grands et des petits, des jeunes et des vieux... Il fallut à la barbe du jeune maire - mais il n'avait pas de barbe - sélectionner des jurys et organiser des concours... dont il fut absent. Et pendant un mois, ce corridor de sa ville fut hérissé d'échafaudages comme sur un chantier de pharaon tant l'activité de chaque artiste et de ses aides était fébrile. Les murs prenaient bellement vie.

Au matin de la visite annoncée, une petite douzaine de grimpeurs vinrent installer en hauteur, tout juste avant l'arrivée des dignitaires, une dizaine de banderoles le long du parcours. On pouvait y lire en grandes lettres

LE MAIRE EST FIER DE VOUS ACCUEILLIR  
LE MAIRE VOUS SOUHAITE LA BIENVENUE  
LE MAIRE CECI... LE MAIRE CELA...

Le discours du visiteur fut évidemment pour remercier le jeune maire de cette offrande titanesque de vingt-cinq mille mètres carrés de murales haïtiennes, tous styles confondus, en cette avenue de peintures. Un triomphe.

L'investissement du jeune maire fut évalué à moins de trois cents dollars pour ce coup. C'était à la fois du Mozart, du Pelé et du Michael Jordan !

C'était surtout un cas d'anthologie. Un exemple pour le petit catéchisme des politiciens. Un modèle pour le bréviaire du parfait candidat. Un cadeau pour les *lodyans*. Les galeries furent de son côté avec l'admiration des amateurs. Les hostilités montèrent d'un cran. Il ne l'emporterait pas au paradis. Cela aussi était clair. On l'attendait au

carrefour des prochaines élections. Tout fut mis en branle pour son échec qui ne manqua pas de suivre. Ses affaires se mirent à aller mal.

D'abord les Blancs se firent évasifs. Pourtant il avait déjà reçu presque toutes les garanties sur son destin national du côté de la *Communauté internationale*. Il se mit à compter. Combien étaient-ils ? Dix, vingt, trente, quarante ? Certainement pas plus, mais à compter ceux qui comptent, moins de quinze ? Moins de dix ? Moins de cinq assurément. Qu'importe, pendant ces trois cents derniers jours en poste, il s'était retrouvé invité six cents fois à un « coquetel dînatoire », un dîner de gala, un six à huit, un barbecue, un buffet chaud, un petit déjeuner en tête à tête, un anniversaire, un mariage, une fête nationale, une réception, une commémoration... quelque part en terre d'immunité diplomatique à Port-au-Prince. Il avait conservé cet agenda dont la lecture lui faisait tellement mal en ces jours sans invitation. Mieux, ou pire, n'avait-il pas reçu autant de visites au bureau ? N'étaient-ils n'étaient-elles pas venus, chacun chacune de cette communauté internationale, les quarante-trois semaines que comptaient les trois cents jours, en amis amies, pour la vie ? Et puis maintenant ? Rien ! Même les indigènes s'esquivèrent.

La rumeur sans pitié devint cinglante. Le stade ultime fut vite atteint : les ritournelles populaires se mirent de la partie. C'est que chaque moment fort de la vie publique haïtienne est habité de musiques de circonstance. On en était à fredonner, depuis un mois, sur l'air du rap en vogue :

*Marco avait tout dit*

*quand il disait « Un Blanc m'a dit »*

*Polo avait tout dit*

*quand il disait « Un Blanc m'a dit »*

*il disait « Un Blanc m'a dit »*

*De si longs voyages pour si peu*

*De si longs voyages pour si peu*

*On a les Marco Polo qu'on peut*

Et l'on entendit soudain rejouer du Candio, le chansonnier national des années 1930, dans ce quatrain célèbre que l'on aurait dû graver, depuis lors, sur toutes les façades de tous les Palais :

*Ou mèt bon kavalye*

*Chouèl ou te mèt byen sele*

*Di moman'l pran ponpe*

*I fok kan mèm ou tonbe*

*/Quelque bon cavalier que tu sois*

*/Quelque bien arnaché soit ton cheval*

*/Dès qu'il se mettra à piaffer*

*/Forcément tu tomberas*

Et chez lui les visites de se dérober et le téléphone de ne plus sonner. La petite belle-fille, affectée autrefois à temps plein au téléphone, se trouva sans occupation. Le calme plat.

Je trouvai étrange de le voir choisir ce moment-là pour faire jouer ce qui lui restait de relations afin d'obtenir une deuxième ligne téléphonique. Si cela pouvait adoucir sa traversée du désert d'avoir deux lignes au lieu d'une, qu'à cela ne tienne !

Il passa me remercier chaleureusement quelques jours plus tard, ragailardi par les nombreuses sonneries qui, d'un numéro à l'autre de sa maison, donnaient ainsi le change aux voisins sur sa remontée de la pente.



LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

21

---

## Les conseillers du Chef sur son assassinat

[Retour à la table des matières](#)

L'exercice du pouvoir semble conduire, tôt ou tard, à ce moment où un président se convainc que « La Nation, c'est Moi », le syndrome est bien connu, et que son assassinat favoriserait donc les ennemis de la Nation (Je n'ai d'ennemis que ceux de la Nation, disait l'un d'eux) en plus de vouer le pays au déluge qui ne manquerait pas de suivre cette perte (Après Moi le déluge, disait un autre). Quelle grande perte pour le pays ! pensent-ils tous, en route pour l'exil.

Celui-là eut même la prémonition de la manière dont cela se passerait : d'une balle à la tête. Il se résolut à consulter, sur cette grave question pour sa Personne, chacun des types d'individus qui gravitent autour des pouvoirs, afin de choisir ceux et celles capables de fournir l'avis le plus juste. Il avait fait projet de s'en entourer comme conseillers privés.

Faire profession de donner avis n'est pas une sinécure. Que dire à un chef qui, face au pouvoir, a l'impression d'avoir courtoisé vingt-cinq ans une belle pour découvrir, enfin parvenu à ses fins, qu'elle a le sida ? La réponse n'est pas évidente et n'importe qui ne s'en tire pas avec les honneurs de la fonction. Essayez pour voir !

Les premiers convoqués furent les Enfants de chœur habitués à un service diligent. Ils se mirent en quatre pour deviner le désir du célébrant et aller au-devant de ce qu'ils croyaient être son choix. Ils ne purent rien lui dire de plus que l'État c'est Lui et qu'à ce titre son assassinat favoriserait les ennemis de la Nation, en plus de vouer les siens au déluge qui ne manquerait pas de suivre. Rassurant effet de miroir au début, mais bien vite inodore, incolore et sans saveur.

Le deuxième groupe fut celui des bedeaux et sacristains, sacristaines et autres chaisières, pour lesquels on ne pouvait plus mettre sur le compte du jeune âge une plate soumission. L'avis unanime de ces adultes fut d'une grande déférence qui cherchait plutôt à ne pas contrarier. Puisque l'Autorité croyait l'assassinat possible, eh bien ! ma foi, il était possible. Et quand il ne le croira plus possible, eh bien ! ma foi, il ne le sera plus. Tout simplement. Trop complaisant et pas rassurant du tout.

Ce fut au tour des militants de choc pour lesquels il ne fit aucun doute que si cette question pouvait se concevoir au point d'être posée, c'est qu'il existait bel et bien un complot déjà en cours. Ils prirent le *béton*, la guitare, le micro et s'en furent défendre la révolution contre laquelle on avait ourdi ce sale complot. L'assassinat passa au second plan, ce qui ne plut pas du tout au Président. *Exit.*

Puis vint le tour des flatteurs. Ils avaient une très longue pratique et des références à faire valoir. Leur savoir-faire s'appuyait sur un solide répertoire et l'on citait telle ou telle histoire comme des classiques du genre : sous le président qui, dit-on, buvait son café de travers au coin gauche de sa bouche, une furieuse mode imitant cette étrange manière de boire prévalut au Palais, tout le temps de son mandat. Ils boiteraient tous et bégayeraient tous si le titulaire était af-

fligé de tels handicaps. On ne pouvait compter sur eux dans l'adversité.

Défilèrent ensuite plein de dignitaires, alliés et proches qui tous pesèrent le pour et le contre, disant toujours possible un assassinat, mais qu'il y avait des dispositions efficaces et strictes à prendre pour l'éviter. Sage, juste, mais ennuyeux.

Les conseillers sans nom et sans visage plaidèrent pour un recours aux forces de la nuit. Ils arguèrent que cette démarche dans le monde haïtien était pratique courante d'une grande banalité. Leurs pressions s'apparentèrent de plus en plus à du harcèlement. Le premier rendez-vous fut donc pris au nord du pays. Ce n'était pas un sanctuaire dérobé dans lequel un médium inspiré officiait. Non. On avait d'abord du mal à se trouver une place tant il y avait de voitures. C'était une foire au Disneyland du vodou dans laquelle on pouvait reconnaître cent, deux cents, trois cents connaissances de Port-au-Prince débarquant dans ce qu'ils croyaient être le pays profond. Pas sérieux.

Ce n'est qu'au troisième rendez-vous, dans le Sud, que l'on put trouver prédiction d'une *Mambo* qui avait séduit, lors d'une convention nationale de trois jours d'une centaine de chefs religieux à Zumi, pour n'avoir été accompagnée que de filles, évidemment de blanc vêtues, dont de remarquables batteuses des tambours rituels en pantalons bouffants blancs. Elle tranchait, par son port, par sa suite et par cette place exclusive faite aux femmes dans sa haute hiérarchie religieuse. On la retrouva sur son replat de ligne de faite dont la vue embrassait de Miragoâne sur l'océan Atlantique, à Côtes-de-Fer sur la mer Caraïbe.

Tout au long de la longue nuit dédiée à l'assassinat du chef, l'important fut d'observer les compagnons dont la détermination semblait se renforcer à mesure. C'est que la vraie relation pratique du vodou à la politique, ce dont n'avaient jamais soufflé mot six gros ouvrages sur la question, devenait claire : conforter les collaborateurs initiés dans la justesse de leur choix et se les attacher par leur propre système de croyance ; que le principal intéressé fut croyant ou non, ce sur quoi

s'acharnaient les hypothèses, n'avait aucune importance. Instructif, mais hors sujet.

Les flibustiers de haut vol, comploteurs à leurs heures, vinrent tous offrir, dès que leur fut parvenue la nouvelle qu'un tel sondage était en cours, qui son argent, qui ses cartes de crédit, qui son chéquier. Enfin, une petite partie. Il fallait en conserver pour l'autre à venir après, et l'autre à venir après l'autre... Ils ne savaient qu'acheter et firent des offres d'achat de l'assassinat. Mais, en pareille matière, le principal visé savait que les illuminés n'ont pas de poche et les mystiques pas de compte en banque. Insuffisant.

Les rapporteurs et les rapporteuses, délateurs et délatrices furent les plus terribles. Ils et elles s'appliquèrent à imaginer qui pourrait être impliqué dans la préparation d'un éventuel assassinat. Et, se piquant au jeu, trouvèrent ceux effectivement impliqués et les dénoncèrent vite en haut lieu pour les suites d'usage. Chaque petit clan de cette engeance complota contre les comploteurs, si bien et si fort, que beaucoup de personnes se mirent à couvert pour laisser passer la cabale inventée de toutes pièces.

Il fallait maintenant calmer le jeu, car un effet de boomerang était à craindre. À force d'en parler, des idées pernicieuses commençaient à naître par-ci par-là chez les sujets et l'idée d'assassinat prenait tranquillement place dans l'ordre des choses possibles. Aussi fut convoqué en toute hâte le dernier groupe, pour un dernier avis. Il ne restait que ceux de la fanfare. Se présenta donc le chef des musiciens du palais.

Une dame, les enfants ! Vénus stéatopyge.

Catégorique et péremptoire, elle jura que tout assassinat était impossible. Elle en était certaine, de même que tous les siens, au point de parier sa tête si son pronostic devait s'avérer faux. L'on s'enquit pour savoir d'où pouvait lui venir autant d'assurance que jamais le Président ne recevrait une balle à la tête. Elle redoubla de certitude, menaça de mettre en preuve sa main au feu sans se brûler et de recourir en joute, comme autrefois, au jugement de Dieu si besoin en était. Elle devint suspecte à n'avoir pas le même avis que tout le monde. Elle devint

surtout passible d'une cabale aux *manches longues* et sa perte était proche. Elle dut avouer.

Son pari était simple : tant que le Président serait en vie, elle aurait raison et pourrait compter sur les bonnes retombées de l'exactitude de sa prédiction ; si jamais elle devait avoir tort, le Président ne le saurait jamais avec une balle dans la tête.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

22

---

## La galerie des portraits à grands traits

### *Le pasteur*

[Retour à la table des matières](#)

Le Pasteur est mort. Si l'on ne devait retenir qu'une seule chose de lui, il faudrait que ce soit la fois où il a marché sur les flots, à l'aéroport de Mais Gaté où l'on venait de le conduire, les fers aux mains et aux pieds. On l'avait extrait de sa cellule de la prison des Casernes, pour l'envoyer en exil. Jusqu'à présent, cette procédure de bannissement avait été appliquée comme une faveur à quelques condamnés que les pressions internationales, et autres tapages fortement orchestrés par la diaspora, sauvaient des griffes d'une dictature réputée pour sévices atroces et mort cruelle à court terme. C'est dans une indescriptible joie que l'on fêtait ainsi, de temps à autre, à New York, Montréal ou Miami, l'un ou l'autre de ces revenants. Il y eut même une fois la prise en otage de l'ambassadeur américain - un poltron de première celui-là, aux jérémiades incessantes à donner la frousse à n'importe qui d'avoir à partager un jour une cellule avec lui. Ce kidnapping d'éclat

valut à une bonne douzaine de disparus de réapparaître pour un vol vers la vie. Une fois l'avion décollé, beaucoup de ces réchappés se laissent aller à leurs premières larmes spontanées : un grand moment de soulagement que de sortir de leur prison, voire de se sentir hors de leur portée, en terre étrangère ! Mais, quelle ne fut pas la surprise ce jour-là d'ouïr le prisonnier refuser l'exil avec véhémence et lui préférer sa cellule sous terre. Il fit tant et si bien, de ses mains et de ses pieds enfin désentravés, que le capitaine d'Air Canada refusa de l'embarquer à bord de son avion et qu'on dut le reconduire en prison. En passant évidemment quelques heures avec lui par la *Chambre Noire*, dont il est inutile ici de s'attarder sur la machinerie et les machinistes. Il faillit cette fois-ci mourir d'un arrêt cardiaque tant on s'acharna sur lui, raconta-t-il plus tard, hilare de la panique des bourreaux à son évanouissement. Une ou deux semaines après, il sortait de l'hôpital militaire sous les flashes du monde entier. Il avait gagné en jouant gros. Sa vie.

Le pasteur restera vivant.

### *Le général*

La rencontre devait durer trois heures d'horloge. Un dimanche. Deux invités. Le général recevait sobrement au Coca-Cola, en ces heures d'apéro, pour faire le tour des questions de fonds du pays. Il avait longuement vanté sa nouvelle boisson préférée, dont la présentation en petite bouteille trapue fermement encapsulée lui paraissait tellement convenir à un chef d'État devant se méfier de tout. Une ordonnance, debout derrière lui, ne semblait avoir d'autre fonction que de remplacer chaque bouteille vidée par une autre, débouchée avec effort à la vue de tout le monde. Ce qu'il buvait de Coca-Cola, le général ! Le hic de la rencontre fut qu'il était gris au bout d'une heure, saoul en deux heures et ivre mort à ne plus pouvoir que bégayer après trois heures à autant ingurgiter les bouteilles qui lui étaient réservées.

Ce dimanche était jour d'évangile des noces de Cana, me glissa l'homme d'église à mes côtés.

### *Le courtier*

Ce pays est pays de courtages, de divisions et de subdivisions des marges bénéficiaires en une chaîne d'intermédiaires, pour laisser à tous les maillons une pitance pour chaque journée de plus sur cette terre. Le courtage s'est ainsi élevé au rang de système de protection sociale, capable d'une vaste redistribution égalitariste de la pénurie. L'esprit du courtage imprègne toutes les activités de survie à telle enseigne que de doctes thèses ont documenté les modes de partage de la fine monnaie dans les bidonvilles, et que des rapports se sont empilés sur d'autres rapports pour suivre, dans les dédales des corridors, la répartition des centimes de microscopiques bénéfices. Plus se creusent les situations de rareté et la situation n'a jamais fait qu'empirer dans ce pays plus la créativité de survie doit être stimulée en démultipliant les occasions de courtage.

L'on croyait beaucoup savoir sur ce système, mais l'on ne s'attendait pas à ce que le mécanisme puisse être autant dévoyé par le dernier coup d'État. Que les Escadrons de la mort, les *zenglendos*, pillent, volent, violent et tuent, et que les bandes se partagent le butin... cela va de soi chez ces gens-là ; qu'il existe dans chaque bande de voyous une hiérarchie et que les parts soient proportionnelles au grade de chacun, cela se conçoit pour ces gens-là ; que les lointains protecteurs connus et inconnus de ces *zenglendos* prélèvent une part substantielle du butin, cela se comprend encore de ces gens-là. Mais, que le moins gradé de chaque bande, le dernier apprenti-tueur recruté, le stagiaire-assassin à l'essai ne reçoive pour gages que la ristourne des pompes funèbres sur chaque cadavre référé menant à un contrat d'enterrement... stupéfia.

Courtage : on a touché le fond.



### *Le professeur*

Ce fut la seule et unique fois que l'on vit de la panique dans chaque paire d'yeux de la Communauté internationale en Haïti. Et ce, dès le premier mois de la nomination (élection ?) du nouveau président. Disons que ce dernier n'avait pas à se hisser à ce poste de cette façon-là, c'était inutilement se mettre du mauvais côté de l'Histoire... Mais ce n'était quand même plus le kaki amidonne pour tenir droit, ni une doublure qui dépasse, pas plus un homme de main sans tête. Non, le métier du professeur était tel que chaque pays ami s'empressa de revoir sa délégation sur place pour l'épreuve orale qu'elle ne manquerait pas de passer en audience. On ne vit jamais plus en six mois autant de mouvements de personnels rappelés avant terme. De partout du landerneau diplomatique arrivaient des demandes d'information pour une grille d'interprétation de ses saillies, de décodage de ses moindres froncements de sourcils, et même de sa manière de noter ses élèves... On s'arrachait à prix d'or tout ce qu'il avait écrit, pour les confier à des gens qui faisaient métier de lire. Lors des points de presse qu'il affectionnait, avec le verbe de ceux qui ont tenu trente ans l'estrade, les premiers journalistes de passage à tenter un débordement trouvèrent à qui parler. Les Blancs ont paniqué, comme peut-être ils auraient paniqué avec Anténor Firmin sur la *Dette* et comme certainement ils ont paniqué avec Davilmar Théodore et Rosalvo Bobo sur la *Dette*. Mais les Nègres aussi ont paniqué. À l'audimat de la peur, du côté des petites-bourgeoisies-dorées (pbd), et des petites-bourgeoisies-opprimées (pbo), c'est en nombre de cabales, de coups de langues, de rumeurs que se mesurait la menace. Il y avait, bourgeonnant au pays, ce surplus d'âmes qui en impose, quand le Chef sait.

Mais l'expérience n'alla pas plus loin et l'on revint vite aux déficits d'âmes habituels.

### *La galerie*

Il faut avoir traversé en politique beaucoup d'hivers pour reconnaître à chaque fois le signe avant-coureur du dégel des printemps. Il est certains hommes dont une subite réapparition sous votre tonnelle est la preuve évidente qu'une nouvelle saison débute bientôt pour vous, bien plus sûrement que ne le ferait l'équinoxe du 21 mars. Il faut voir, en un jour, cent téléphones ne plus sonner et vingt visites se dérober pour prendre la mesure de la brusquerie des basses saisons en politique. La galerie se dépeuple et le calme revient. Et puis un autre jour, tout aussi brusquement, cent téléphones sonnent et vingt visites s'annoncent ; la galerie se repeuple. Haute saison. Il faut pourvoir prochainement un autre Cabinet. Des noms circulent, les supputations vont bon train, on se positionne, les paris sont ouverts, les cabales enflent, mais enflent démesurément... On virevolte, ronds de jambes et arabesques, défilés et parades, pavanés et processions, coups de langues et coups de langues, cabale enfin... Et le consensus de se faire sur les plus rassurants, les plus endettés de la faveur. Et cent téléphones de ne plus sonner et vingt visites de se dérober..

L'incroyable, c'est qu'après l'on ose s'étonner de l'état du pays, du miracle qui tarde, de la déveine qui s'accroche, des chances qui trépassent...

### *Le leader*

À la rencontre martienne entre l'auteur le plus percutant de sa génération en matière de pensée politique depuis vingt ans et le chef du parti effectivement le plus important depuis deux fois vingt ans, le dialogue entre les deux hommes fut rien de moins que galactique. Le leader s'enquérât bravement de sa grosse voix de géant de ce que l'autre faisait dans la vie, de ses activités, de son emploi du temps, de

ses choix et de ses options... L'essayiste avait un mal fou, non pas tant à résumer son œuvre de sociologue et de philosophe, qu'à dégager la portée et la signification de cet *Âge d'avant l'écriture* dans lequel semblait se réaliser la politique. Incrédule d'abord, puis franchement désespéré à mesure que s'imposait l'absurdité de la situation, il se résigna à son anonymat, à son impuissance même, quand les idées ne pénétraient pas les leaders, voire les masses, pour devenir des forces matérielles.

« De combien de divisions puis-je disposer ? » se demanda-t-il pour se consoler, en continuant à penser à ses classiques.

### *Le descendant*

J'ai pris conscience de la Palestine et d'Israël à la veille de la Guerre des six jours de 1967, quand monta la tension entre mes vieux amis de la douzième, Jean-David B. et de Mohammed-Antoine I., compatriotes d'ascendances juive et arabe. D'avoir ainsi dans les deux camps deux jeunes Haïtiens allait me permettre un accès privilégié en créole aux enjeux israélo-arabes de cet *Orient* qui m'est alors effectivement devenu *Proche*. Ainsi donc, ils étaient Haïtiens, *natifnatal* de deuxième génération. Ils avaient choisi pays, celui du sol qui les avait vu naître et grandir ; et syncrétiques avec cela, à vous prolonger les *Ténèbres* haïtiennes d'une *Intifada*, en lançant la pierre qui avait servi à battre le fer !

Les enfants de la deuxième génération hors d'Haïti sont aussi devenus *natifnatal* de ces autres pays plus du tout étrangers. De quel héritage particulier vont-ils faire montre, de quelle originalité vont-ils faire état ? On pouvait craindre qu'ils ne retinssent trop des *Tikouloutries* de nos alliances, des *Timouneries* de nos actions et des *Tyouleries* de nos rapports à nos tuteurs. Car ils savent assez de créole pour encore dire la roublardise de *tikoulout*, les enfantillages de *timoun* et les attitudes de domestiques qu'infère *tyoul*. Ce serait lamen-

table qu'ils n'héritassent ainsi que des travers de la première génération !

Je suis allé leur demander. Ils m'ont parlé de leur éducation autrement plus ouverte sur le monde, de la grande sensibilité transmise sur les inégalités humaines, d'une certaine capacité à s'indigner face à l'injustice, de l'obstination et de la fidélité à un rêve, et enfin de leur familiarisation avec l'utopie comme béquille pour traverser la vie. Et à mesure qu'ils me parlaient d'abondance de leur héritage pour essayer de définir leur apport de deuxième génération haïtienne à leur pays *non étranger*, j'ai enfin compris que la réponse n'était pas dans ce qu'ils me disaient. C'était de parler qu'était leur différence. Car, autant parler pour dire ce que l'on pense vraiment, pour se démarquer, pour proposer, pour explorer est valorisé chez eux, autant chez nous se taire à tout moment et partout fait prime. D'où nos surprises en cascade à chaque dictature, quand se révèle la vraie nature de nos chefs politiques, et que les Duvalier se mettent à percer sous les Français, et que, et que, et que...

Antoine s'était mis à parler là où il fallait se taire. Il a été réduit au silence, selon la formule consacrée.

### *Le lobbyiste*

On le connaît bien en politique, avec son flair pour signifier un changement, bien avant que le principal intéressé en ait lui-même conscience. C'est le coursier de la bonne nouvelle, le clairon du retour en grâce, le messenger des fins d'exil qui prélève au passage sa commission, sinon son dû. Il faut lui accorder que ce ne doit pas être une tâche facile que celle de l'affût des variations de fortune à la cour des grands de ce monde. Ce métier autrefois d'amateurs est devenu une profession, dont le service est de piloter vos dossiers et vos intérêts vers les décideurs du moment, et vers les influents de l'heure, avec juste l'onctuosité nécessaire pour huiler les canaux, et le zeste de détachement de celui qui sait que le pouvoir ne fait que passer, quelque

grand soit-il ! Les conditions de travail du lobbyiste ne sont pas mauvaises quand les clients à satisfaire sont de ces personnes de pouvoir, fascinées par le pouvoir, en quête du pouvoir. Mais le métier a ses misères quand il faut vendre des idées aux gens d'idées, et influencer des gens d'influence. C'est le cauchemar que d'être ainsi en face de ces faiseurs d'histoires, tout à leur vision : dans l'opposition, leur pouvoir inquiète ceux d'en face, et au pouvoir, leur opposition dérange ceux d'à côté. Installées dans les sens de la longue période, et accoutumées à la succession répétitive de relégations hivernales et de faveurs printanières, les personnes d'idées et d'influences dérèglent le système de guidage des lobbyistes à force de ramer à contre-courant, de jouer à contretemps, et de tacler à contre-pied. Bref, l'on ne sait par quel bout les prendre et l'on finit par ne plus les prendre.

### *Le séducteur*

Sourire désarmant qui fait plisser les paupières sur des yeux vert émeraude et léger bégaiement qui ajoute au charme dont il joue continuellement, il chassait du côté des épouses délaissées de la coopération. À ce sport de compétition, il devait probablement être bien classé dans les cent premiers joueurs dont s'enorgueillissait un palmarès national qui se piquait de plonger loin ses racines jusqu'aux alcoves coloniales. Ce fils ne fut donc pas le premier bébé noir d'une Blanche. Il n'y eut même pas scandale, simplement divorce d'un côté, et de l'autre, le gain de quelques places vers le sommet de la liste des joueurs. Mais, c'est la parade souveraine, inventée alors par le mari trompé, qui mit un bémol à la bonne fortune de ces professionnels. La deuxième épouse, que l'on vit ramenée au pays par le coopérant, semblait n'avoir été choisie, avec soin, que pour son incapacité à céder à quelque séducteur local que ce soit. Cela avait supposé de fines recherches géographiques. D'abord la localisation du lieu qui passait pour le plus haut de l'anti-haïtianisme, et ensuite un choix dans la frange la plus imprégnée de ce préjugé.

De mémoire moyenâgeuse, jamais ceinture de chasteté ne fut mieux scellée.

### *Le plumitif*

À propos de Savants et de Politiques, Max Weber n'avait certainement pas fait le tour de toutes les conséquences du rapprochement de ces deux termes dans des situations comme les nôtres... Il s'en était trouvé un pour commettre, en pleine polémique, à coup d'articles de journaux, *une vibrante apologie qui se voulait enterrer définitivement l'Opposition*, à en croire les exagérations habituelles de ce genre de discours. (Encore faut-il toujours s'assurer dans ces cas des symboles de pouvoir !) À cette très longue pièce, de belle facture souvent, ceux d'en face ne répondirent qu'en six courtes lignes :

« Dans l'édition du mercredi 1er décembre 1993 d'un hebdomadaire haïtien qui Marche-Au-Pas un article découpé en pages 11, 12 et 16 traita le Président 22 fois de savant. L'Opposition compta. Recompta. Et trouva ce nombre de regrettée mémoire. »

*Rayi chen di danl blan !* (Hais le chien autant que tu veux, mais reconnais-lui ses dents blanches !) L'Opposition s'était forcée pour cette réponse. Chapeau !

### *Le lodyaniseur*

Il avait toujours quitté le pays avec précipitation. Et soulagement. Il osait l'avouer maintenant que toute prudence était pour lui inutile. De son premier départ d'août 1965 à son dernier départ d'août 1996, la même hâte caractérisait ses derniers moments au pays et son envie d'être ailleurs pour reprendre son souffle. Pourtant, les circonstances et les manières de ses multiples départs avaient été des plus variées, départs pour études, départs de fin de vacances, départ de sortie de

prison, départs clandestins et départs officiels, petits départs de quelques jours et grands départs pour longtemps, départs pour toujours... et toujours le retour. Plus de trente ans de répétition de la même scène, de la même émotion, au même aéroport, à la même gare. Et puis ce dernier départ, pour de bon cette fois, pour cause d'écriture de *lodyans. Ad patres*. Ils l'ont éliminé avec la bonne conscience d'exécuter une sentence qu'il aurait lui-même prononcée.

S-u-i-c-i-d-a-i-r-e d'être tireur de *lodyans, lodyaniseur*, car il les avait vu faire le coup plus d'une fois.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

23

---

## *Cuba est revenue !*

[Retour à la table des matières](#)

Je tiens ma promesse de tirer, dès ce second recueil, l'histoire du retour de la *lodyans* à Cuba. Mon ami de Santiago y tenait mordicus, comme signe d'un temps nouveau à l'horizon, en ce jour où une clameur parcourut tout l'archipel isléen, de la bouche grande ouverte de l'Orénoque à la langue étirée de la Floride. *Cuba est revenue ! Cuba est revenue ! scandaient les écolières* qui, de toutes les cours de récréation de Trinidad aux Bahamas, auraient vu passer le long de l'arc antillais la grande île voûtée. Elle s'en fut chez elle juste à temps pour recevoir la visite du pape en personne. Et voilà qu'avec ce retour, la *lodyans* bâillonnée reprenait immédiatement son droit de parole caraïbe pour dire l'alpha et l'oméga de cette visite dans un raccourci dont seule elle avait gardé en mémoire les tracés secrets.

À Jean-Paul II, il manquait ce fleuron à ses campagnes d'évangélisation et à Castro, il fallait un signe d'ouverture pour conjurer l'étranglement. Derrière les pompes de cette double campagne de charme d'un peuple ravi d'être ainsi courtisé, il y avait en coulisses



des moments d'âpres négociations dans lesquelles les leaders se disputaient les moindres retombées. Ainsi courut le bruit que les deux hommes discutaient du prix de la visite. Du donnant-donnant.

Déjà que, pour la précédente, celle du premier ministre canadien, un frisson perceptible annonçait que quelques étaux allaient se desserrer. Cran par cran. C'était au tour du pape d'obtenir en échange une amélioration de l'ordinaire des Cubains. Le rationnement à un poulet par famille et par mois ne devait plus être qu'un mauvais souvenir des temps durs des chutes de toutes sortes. Murs et Rideaux. Il demandait avec insistance au moins cinq poulets par famille et par mois, afin de dépasser *la poule au pot* du dimanche des paysans français que réclamait en son temps Henri IV. Le pape ne pouvait décemment aller plus bas que le Vert Galant sans se déjuger. L'argument porta et cette priorité au relèvement de la diète fut finalement acceptée avec en plus le retour de la messe de minuit à Noël pour célébrer la naissance de l'Homme-Dieu et une procession sans entrave à la Fête-Dieu pour faire le compte. Ceux qui savent à quels marchandages se livrent les hommes de pouvoir, une fois loin des caméras, savent que cette petite passe d'arme était bien anodine.

Le courant était continu entre ces deux hommes de la même génération, l'un et l'autre en fin de parcours, et l'on sentait bien qu'ils ne se quitteraient pas sans quelques secrètes confidences d'État de dernière minute, comme gage d'estime réciproque. Elles eurent lieu, comme souvent, au pied de la passerelle de départ. Chuchotées. Têtes collées. Le pape se pencha : « Tu sais, Fidel, Dieu n'existe pas. » et ce dernier de lui répondre : « Tu sais, Caroll, les poulets non plus. »

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

24

---

Ni pour ni contre...  
tout au contraire

[Retour à la table des matières](#)

Il y eut un jour grand branle-bas dans le royaume pour déterminer des unités de mesure plus adéquates à chaque phénomène à connaître ; il paraît que la manne promise, et jamais versée s'il vous plaît, par les agences internationales l'exigeait. Cela ne pouvait plus continuer à leurs yeux de lire dans les statistiques mensuelles les variations du prix moyen d'une « *manman poule moyenne ou d'une pile de trois bananes vertes moyennes.* » dans chacun des trente-cinq marchés régionaux. L'humeur du jour des enquêteurs de chaque commune devait compter pour l'essentiel des hauts et des bas observés. Pire, cet état d'approximations avait atteint jusqu'aux recettes de cuisine qui menaçaient d'effondrement la gastronomie locale en commençant par « *avec dix gourdes de patates douces à faire cuire pendant un bon moment* »... Comme si ces données étaient universelles, les prix immuables, les quantités invariables et les temps de cuisson évidents. Non, il

fallait d'urgence faire quelque chose ; les Blancs voulaient s'y reconnaître un peu dans ce déroutant pays hors normes. Il fut donc décidé de commencer par régenter les deux premières choses d'intérêt immédiat pour les deux groupes à se trouver en face à face : une manière de classer les rapports d'expertise de ces agences internationales et, du côté national, une manière de rendre compte des changements rapides de leurs interlocuteurs aux postes ministériels.

Comme seules étaient connues dans le royaume les techniques dilatoires pour conserver les statu quo depuis deux siècles, on ne sut que créer une Commission présidentielle - ainsi appelait-on les trois experts chargés de la démarche de vous noyer n'importe quel poisson, fût-il de haut-fond. On ne dira jamais assez tout le soin mis à les choisir chaque fois pour que leurs avis soient contradictoires et irréductibles. Pour la circonstance, on s'arrêta à un ancien ministre des Finances du régime des militaires, à un ancien ministre de l'Éducation de l'époque duvaliériste et à une militante-non-encore-ministre du mouvement démocratique. Ils occuperaient respectivement les postes de présidente, secrétaire général et rapporteur de la Commission avec chacun assez de pouvoir pour que leur mésentente inévitable conduise à la paralysie. Restait quand même chaque fois le suspense de découvrir la forme finale qu'allait prendre le blocage. C'était le seul intérêt des commissions présidentielles.

Le premier à prendre la parole, au nom de son grand âge, avait passé vingt et quelques années à la Sorbonne pour ramener un Doctorat d'État ès Lettres que personne dans l'île n'avait lu, mais que tout le monde pouvait voir sous vitre, exposé à la Bibliothèque Nationale, dans l'imposant catafalque qui servait de boîtier aux cinq forts volumes de l'original de la chose qui attendait depuis trente ans un éditeur. Tous s'entendaient pour dire que d'avoir consacré deux décennies à la prose de Jean-Marie Robert de La Mennais, inventeur des FIC, les Frères de l'Instruction Chrétienne, était une méritoire œuvre pie. Il plaida haut et bien pour que le kilogramme devienne l'étalon qui rendrait enfin justice au poids de l'érudition. Deux exemples, qu'il prit soin de choisir dans la Caraïbe venaient étayer ses propos : d'une part les dix mille

feuillet, au format réglementaire de 250 mots en double interligne, de la description d'une toute petite île comme la Guadeloupe, et d'autre part les 8 tomes en 12 volumes de la compilation de trafics entre Séville et l'Amérique naissante, de 1504 à 1650. Il soutenait lourdement que les 4,3 kilos de la thèse de monsieur Untel, ou les 12,6 kilos de la thèse commune de l'autre monsieur et de sa dame, rendaient mieux la démesure de ces œuvres massives. Un murmure d'approbation lui confirma que la Commission avait été sensible à sa pesante argumentation.

Il continua en s'en prenant aux rapports d'expertise des agences internationales qui ont beau rajouter continuellement sur la quantité, souvent en raison inverse de la brièveté des missions d'études, n'arrivent pas à imprégner la mémoire. Il leur refusait le privilège d'œuvre de poids et proposa le pouce et le pied anglais pour mesure des épines de ces rapports qui, une fois classés sur une tablette, ne bougent plus de là jusqu'au dépôt et classement du prochain rapport sur le même sujet ; geste qui dépoussière un peu le précédent. Ainsi, l'alignement sur la plaine des Cayes serait de trente-six pouces ou trois pieds, et il en irait de même avec les quelques autres plaines et régions de ce pays sur un tiers d'île. Cependant, pour les Programmes d'Urgence et de Relance Économique, il proposa carrément de passer au système métrique pour rendre compte des trois mètres que parcouraient les épines de ce rayonnement. Il faut dire que c'était inévitable avec neuf mille rapports de missions pendant les neuf mille jours des vingt-cinq dernières années. Soit un rapport par jour sur la longue période d'un quart de siècle. Le record absolu des terres de missions des Amériques et pactole de la moderne *Ruée vers l'or* des consultants blancs. Il cita la chute de la *Lodyans* qui faisait rage depuis un mois : la famille rurale haïtienne est composée de parents, d'enfants et d'un expert étranger. Deux mille millions de dette nationale, rien que pour ces rapports redondants à raison de (deux milliards divisés par neuf mille) 222 222 dollars le rapport en moyenne. Telle est la face cachée du chiffre 22 ! Le dodelinement de la tête des autres commissaires lais-

saient facilement prévoir que ses propositions pourraient faire partie des recommandations du rapport final.

Quant aux ministres en Haïti, on ne peut plus en parler que par douzaines, avança le deuxième commissaire. Dans les huit années qui suivirent la chute des duvaliers en 1986, il y eut défilé de 16 cabinets d'une quinzaine de ministres en moyenne, pour un grand total de 20 douzaines de ministres en 100 mois. Il était bon en calcul et même assez versé en finance pour se demander où le pays allait bien trouver, à ce rythme, les moyens de payer les retraites de ministres à toute la classe politique.

Mais c'est la troisième à parler, la présidente, qui mit le feu aux poudres en rajoutant qu'elle était tentée d'accepter la vulgaire explication du sens commun que, pour un titre d'ex-ministre (l'emploi est tellement éphémère que le titre devrait toujours se mettre au passé), les gens soient prêts à tout. Et n'importe quoi. Elle ne trouvait aucune logique à la bousculade vers ce niveau d'impuissance la plus totale qui soit actuellement. Le mandat des ruptures nécessaires, et du passage à la modernité, et de démocratie à instituer, et du développement à initier n'était plus que de la frime comparé à cette occasion d'en mettre plein la vue pour les uns, d'en remettre au moindre prétexte pour les autres et de s'en mettre plein les poches pour un certain nombre ; pendant sept petits mois, durée moyenne des seize cabinets passés, et l'espérance de vie menaçante des cabinets à venir.

Elle se lança dans l'illustration de sa thèse en revisitant quelques cas des deux cent quarante titulaires de ces huit années en commençant par ce dentiste à l'auréole de victime en diaspora, et candidat malchanceux aux urnes sénatoriales par un score clandestin après son retour au pays. Que de revenir à sa pratique de base, et combler l'écart entre ce qu'il croyait être et ce qu'il représentait vraiment en politique, surtout dans sa province natale, il n'a pu se retenir, pressé par l'âge et une crise cardiaque, disait-on dans son entourage intime de Montréal : ministre de l'idéologie chez les *panzouistes*, à la surprise de sa fille laissée à Montréal. Sans surprise pour d'autres.

Celle-là était notaire de qualité et femme d'insupportable compagnie, militante de bonne famille, restée collée à mai 68... et toute la petite bourgeoisie dorée pour clients... mais ce n'était pas suffisant. Le ministère des Relations extérieures, où elle était capable de déclarer la guerre sans que personne ne le sache chez nous, ne lui fit pas peur. Aux autres, oui.

Celui-ci avait le talent de broser les enjeux internationaux en journaliste de gauche d'un grand quotidien de Montréal, mais devenait un hystérique réactionnaire dès qu'il s'agissait d'Haïti. Ce dédoublement de personnalité devait l'amener, cliniquement, année après année, au suicide : un poste de ministre des Finances, dans l'opprobre la plus totale, pour servir de couverture au pillage organisé de la Banque Nationale par les militaires.

Mais la palme revenait à celui qui, ayant tout compris du scénario de la tragique comédie, joua le jeu du ministre qui donne à voir un ministre qui joue au ministre. Il fit une improvisation d'acteur de qualité avant de regagner son vrai théâtre.

Cette tirade de la militante-non-encore-ministre - on chuchotait que son mari avait mis un veto à sa nomination - ne fut pas du goût des deux autres qui faisaient la gueule depuis un bon moment, et quand elle proposa une nouvelle manière de classifier les ministres en deux grandes catégories, ceux restés *du bon côté de l'Histoire*, et ceux qui avaient vendu leur âme pour ce plat de lentilles dans un cabinet de Coup d'État, de *De facto*, de militaires ou de macoutes, insultes et menaces commencèrent à pleuvoir. Lavis unitaire obligatoire devenait impossible ; CQFD. La commission présidentielle ne pouvait plus trancher.

Au premier tour : deux voix contre, une voix pour. Au second tour : une voix pour, une voix contre, une voix ni pour ni contre. Au troisième tour.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

25

---

## Les orphelins du sida

[Retour à la table des matières](#)

Boss Ti-Raymond a été le premier sidéen assez proche de moi à mourir, ou plutôt celui dont j'ai suivi l'entrée, chaque jour un peu plus, dans la mort. Il était maçon de son métier et je le regardais travailler sur mon chantier avec ses dernières gouttes d'énergie qui s'en allaient à mesure. Il avait sept enfants d'une même mère, tous indemnes heureusement, mais sa femme, atteinte aussi, s'en allait. J'ai accompagné les enfants jusqu'à leur prise en charge par la famille élargie. Et depuis, j'ai vu d'autres fins d'histoire s'ajouter à d'autres fins d'histoire, jusqu'à ce niveau d'abstraction impersonnelle que l'on nomme statistique.

Quand la menace est devenue une évidence de grand public en ce début des années 1980, on l'appela d'abord la maladie des 4H, par identification des groupes de victimes les plus atteintes : Homosexuels, Héroïnomanes, Hémophiles et Haïtiens. Ce fut justement pour les Haïtiens l'effet d'une bombe H. Ce sigle médiatique et porteur allait en se diffusant changer radicalement l'image que la communauté

projetait, et l'image qu'elle se faisait d'elle-même. Le désarroi était grand et grande ouverte la blessure, assez pour ne plus jamais se refermer, même si au terme d'une longue bataille conjointe des pointés du doigt, les quatre lettres à survivre furent celles du Syndrome d'Immuno-Déficiencia Acquisée, SIDA. Le mai était fait. Les ravages en cours ne semblaient plus avoir de limites car les coups venaient de partout. Le communiqué de la Croix-Rouge canadienne priant les Haïtiens de s'abstenir de donner leur sang relevait plus de la panique que d'une gestion qui aurait pu s'accommoder de plus de sérénité. L'émotion fut grande. La mesure n'a jamais été rappelée. Les couples mixtes en devenir et non encore assurés de leurs promesses se diluèrent. L'Hôpital Sainte-Justine annonça qu'il n'était d'enfants atteints qu'Haïtiens, ou presque, sans jamais infirmer le constat depuis.

C'est dans ce contexte qu'au pays commencèrent à tomber les premières victimes. La vitesse de propagation était effarante, quand on finit par comprendre que le processus s'alimentait de la rotation de derviches des soldats d'une caserne à l'autre dans tous les recoins du pays. Quand il fut décidé de débander l'Armée, on s'étonna quand même un peu de l'étrange appui des épidémiologistes unanimement favorables à la mesure et les premiers à le faire savoir par communiqué. Il continuait cependant à en tomber beaucoup et partout. Il n'y eut bientôt aucun mérite à prédire la catastrophe évidente qui s'en venait pour le quart de siècle de l'épidémie en 2004 ; une inconvenante concomitance avec le deux centième anniversaire de l'Indépendance.

Hier, je me suis pourtant fait demander, sur un ton agacé, quelle serait la prochaine catastrophe de taille au pays haïtien. Bien que très au fait du sort finalement réservé aux messagers de mauvais augure, j'ai quand même répondu à cette provocation du ministre de la Marine qui ne vit point venir le naufrage du *Neptune* et qui malgré tout n'a rien perdu de son sommeil : les orphelins du sida pour le bicentenaire de 2004, qui sera aussi la dernière année d'avant les élections présidentielles de 2005. Vlan !

Je continuai sur ma lancée pour lui préciser qu'à moins d'être encore plus déraisonnables que d'habitude, et que nous ne sombrions dans



la folie meurtrière collective de dizaines de milliers de morts comme en Europe ou en Afrique, ce sera cela le cadeau d'anniversaire des deux cents ans d'indépendance : un million d'orphelins chez les quatre millions de moins de vingt ans. Il fallait que ce soit à nous que cela arrivât, nous qui ne savons même plus où donner de la tête avec les deux milliers d'orphelins du naufrage du *Neptune*, au point de proposer au Nobel le Monseigneur qui essaya de les aider !

Il reste peu d'années pour emballer cet inévitable cadeau. La réponse immédiate à l'amplitude de ce drame - qui est sur une lancée que l'ont ne peut même pas ralentir, puisque les parents à mourir sont tous déjà infectés ou vont l'être bientôt - ne saurait passer que par une solution native, celle de la tradition de la famille élargie habituée à prendre en charge ses orphelins en difficulté ; une forme d'adoption tout aussi efficace qu'une autre. C'est donc par une vigoureuse politique économique de la famille qu'il faudrait passer, en augmentant le niveau des ressources du million de ménages haïtiens ; une moyenne d'un orphelin par ménage, c'est faisable, c'est jouable, comme noyau dur de la solution.

Il va encore m'en vouloir, ce bétonneur qui propose de quadriller ce pays d'orphelinats à construire par les Travaux Publics sur le modèle de *La Fanmi se la vi*. Cette formule n'est tellement pas dans notre tradition de générosité que le premier, chez nous, à monter ce petit orphelinat de cent enfants fit assez sensation pour que nous en fassions - bouche bée - un président de la République. À se demander maintenant, avec les dix mille *La Fanmi se la vi* que suppose cette solution, ce que nous allons faire des dix mille directeurs quand chacun d'eux se prendra pour qui vous savez ! Je sais que si le million d'orphelins n'a pas enlevé à ce ministre le sommeil, le spectre de dix mille candidats concurrents à affronter en 2004 dans la course à la présidence va l'empêcher de dormir.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

26

---

## Une déveine haïtienne

[Retour à la table des matières](#)

C'était un vendredi 13. Exactement le vendredi 13 août 1993. Je m'en souviens pour m'être demandé, ce jour-là, en me rendant à mon bureau en métro, quelle tuile pourrait bien me tomber dessus pour me rendre enfin superstitieux. Je me faisais défiler, pour passer le temps, un certain nombre d'aphorismes nouveaux, nés de la dispersion haïtienne dans le monde, tels *S'habiller comme un Haïtien en hiver* ou *L'index court de l'Haïtien*, à force d'être tapé sur la table à chaque Saint-Sylvestre depuis trois siècles en souhaitant que ce soit la dernière année de déveine. Je me demandais si justement *Une déveine haïtienne* n'allait pas pouvoir bientôt prétendre au même statut universel que *Tout l'or du Pérou* et *Un casse-tête chinois*. J'ai un ami qui se désole tout le temps de nos malheurs en disant combien nous avons une chance insolente pour la déveine.

Aussi eus-je droit ce jour-là, en plein coup d'État, à la visite d'un personnage chamarré qui se faisait appeler *Général Palanrans*, contraction des trois mots d'une locution créole apte à soulever la

frayeur en ces temps martiaux, n'eut été le dérisoire de les voir ainsi portés dans le couloir bon enfant d'une université de Montréal. Il se trouvait cependant des plumitifs pour l'appeler ainsi dans les petits journaux de la diaspora, depuis qu'il était revenu d'entraînement du Proche-Orient, flanqué de deux autres guerriers, ceux-là de mes amis. Seule la curiosité me fit aller plus avant, car je dois être l'un des rares de ma génération à ne s'être jamais embrigadé dans l'un de ces camps qui promettaient « la victoire au bout du fusil » ; j'eus très tôt la chance de la savoir « au bout du concept » et la malchance de le dire tout haut.

Donc, dans ce pacifique Montréal, le général Palanrans portait haut les signes extérieurs qu'il avait achetés dans les surplus de l'Armée du bas de la ville : bottes de combat lacées sur pantalon de camouflage, Casquette et veste assorties de Ranger, poches bourrées de je-ne-sais-quoi qui se voulait inquiétant. Le personnage avait une certaine allure, mais il portait des lunettes noires qu'il n'enlevait jamais.

Elles me faisaient penser au tout début du duvaliérisme, quand la vente de cet accessoire fit un tel bond en Haïti que cette rubrique figura, toute seule comme une grande, dans nos importations entre Limousines et Lustres : Lunettes. C'était un signe distinctif et partisan du Tonton Macoute, et il pouvait en coûter cher d'en porter rien que pour se protéger du soleil. 12 on risquait d'encourir les rigueurs de l'usurpation de titres et qualités.

Ses lunettes noires m'indisposèrent.

Il attaqua. Sa proposition était d'éliminer le général félon par une brutale *césarienne* capable d'accoucher la crise d'un simple projectile. À sa décharge, on parlait beaucoup en ce temps de *césarienne*. Il n'était pas seul responsable de sa courte vue. De plus, son prix me paraissait tellement bas qu'il était sans rapport avec l'objectif à viser, et que ce ne pouvait être qu'un échafaudage d'amateur même à mes yeux pourtant si peu accoutumés à ce genre de contrat.

Je souris en me disant que, dans tout autre contexte, je serais déjà passible d'avoir comploté. Il fallait couper court et sortir au plus

vite de son fantasme de conspiration. Je lui demandai à brûle-pourpoint un curriculum, m'excusant de cette déformation due au lieu de travail où il était venu me voir et à mon métier, qui était de rechercher dans ce genre de dossier l'expérience pertinente d'un postulant. Je lui fis remarquer que le prix demandé contraignait à cette formalité pour écarter toute suspicion d'improvisation. Je lui précisai qu'il serait aussi bon de mentionner, pour la crédibilité de son offre, le nombre de généraux, chefs d'États, dignitaires *de facto* et *panzouistes* figurant comme trophées de ses actions passées. Dans un premier temps, il me semblait suffisant de nous en tenir à cela ; garanties, attestations et références pouvaient attendre la deuxième étape. Je le priai d'aller remplir le formulaire habituel à la bibliothèque au niveau du métro, même s'il lui fallait changer dans les circonstances *curriculum vitae* en *curriculum mortis*, et de me le ramener à sa convenance plus tard, dans la journée.

Cela fait précisément quatre ans aujourd'hui qu'il est parti remplir son tableau de chasse. Si, à dire vrai, je ne l'attends pas tout de bon pour cet anniversaire (nous ne sommes qu'un mercredi 13 août), je ne serais nullement surpris de le voir réapparaître un prochain vendredi 13 août, prévu pour 1999, 2005, 2011, 2017, 2023... ses lunettes noires de nouveau à la mode.

Notre déveine est ainsi faite que les dates nous sont fétiches et nos modes récurrentes.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

## GLOSSAIRE

[Retour à la table des matières](#)

*Béton, Homme ou Femme du Béton* : Militants-tes en continuelle représentation dans les rues (de béton), pancartes en tête, pour réclamer le retour à la démocratie. Le sens premier de formation sur le tas (sur le béton) a évolué pour caractériser la pression des rues... jusqu'à donner la *Diplomatie du béton* en diaspora.

*Bounda* (mouillé) : Fesses en général, et parfois sexe féminin dans certaines régions du Nord-Ouest.

*Communauté internationale* : Hyperbole qui désigne en Haïti les résidents expatriés du bilatéral et du multilatéral, plus ou moins autonomes, plus ou moins importants, dans leurs organisations d'origine pour cette affectation, somme toute modeste, dans laquelle tout se règle souvent de surcroît directement de décideurs à décideurs, par-dessus ces relais traditionnels.

*Coups de langues* (Koutlang) : Dire du mal de l'autre en s'embarrassant fort peu de la vérité. Le *Koutlang* converge par systématisme en cabale, forcément orchestrée. Comme la « Préciosité » qui a pu caractériser un moment d'une fin de règne dans l'Histoire, la « Cabale » est

actuellement la manière d'être de toute la gamme des bourgeoisies, petite, moyenne, grande... C'est un processus social d'autodéfense et de conservatisme bicentenaire des 2% qui forment les élites haïtiennes.

*Grangou* : Littéralement « grand goût », signifie d'abord *avoir faim*. Et *grangou des mots* est la créolisation de *au plaisir du texte*. *Grangou* est polysémique, allant de la famine qui est un *Grangou*... au kleptomane qui en est un aussi. *Grangou* et *mitan* font partie du parler au quotidien.

*Manches longues* : Dans ce pays de chaleur, porter les manches longues est très formel. Une grève aux *manches longues* s'annonce généralement comme sérieuse, totale et... longue. L'expression est d'usage courant.

*Moun* : Concept créole très complexe d'ontologie qui dit l'être haïtien au cœur de son univers. Les expressions *Tout moun pa moun*, *Tout moun se moun...* connotent la dignité de Personne, d'Homme, d'Humain.

*Mur à mur* : Exprime la couverture la plus complète qui se puisse concevoir ; assurances mur à mur, tapis mur à mur. Vient de l'Américain *wall to wall* et ne se retrouve ni dans le *Petit Larousse* ni dans le *Petit Robert* de France, mais dans le *Dictionnaire des canadianismes*, p. 293. Fait partie de la langue quotidienne du Québec qui s'est bien servie dans l'anglais des centaines de fois, comme s'y sont aussi servis le français et le créole d'Haïti.

*Panzou* (panzouiste, donneur de panzou) : À l'origine, jeu innocent de l'enfance qui consiste à subtiliser plus ou moins habilement le bien d'autrui ; la forme la plus commune est la tape sur la main qui fait

tomber l'objet tenu (comme un crayon) dont on s'empare sans plus de malignité que *jeux de mains jeux de vilains*. L'expression s'est durcie dans une double direction, individuelle avec le « taxage » qui est un délit pénal de vol, et collective dans le coup d'État qui est un détournement de légitimité. Terme devenu très commun dans la conjoncture haïtienne.

*Parler* : En tout premier, Il *parle trop* peut s'appliquer même à un muet, s'il ne pose que les questions de fond avec ses mains. Il *parle mal* pour désigner celui qui s'entête à dénoncer les injustices ou à vouloir changer les choses au lieu de tirer son épingle du jeu en silence. Il *parle dur* de celui qui ose remarquer que les grands Chefs et petits chefs ne sont pas toujours incorruptibles, infailibles, immatériels et prédestinés. Il *parle bien* : du doué du verbe à qui tout le monde prédit sous peu un long silence, etc., comme il *parle seul, il parle toujours, il n'a jamais parlé, il parle pour parler, il s'écoute parler*.. Car il existe deux bonnes douzaines de manières de finement caractériser la parole (à taire).

*Pongongon* : D'usage courant, notamment dans le Nord-Est d'Haïti pour désigner en créole l'importun.

*Ténèbres* : « Battre les ténèbre » est cette pratique haïtienne du Vendredi Saint de taper, à 3h précises de l'après-midi de la mort du Christ, avec des pierres sur n'importe quelle casserole ou poteau électrique en fer. Ce vacarme métallique devint une forme de protestation des quartiers populaires dans la transition politique entre Magloire et Duvalier, 1956-1957. « Des Ténèbres à l'Intifada » est le titre de l'hommage à rendre aux apports des Haïtiens d'origine palestinienne à la transition entre Duvalier et Aristide, 1986-1996 ; les frères Isméri, Antoine et Georges, l'ont payé de leur vie.

22 : Chiffre et date fétiches de la dictature duvaliériste qui annonça pendant trente ans toutes ses décisions importantes le 22 d'un mois, saluait le Chef de 22 coups de canon, s'identifiait par le 22 sur les rares bulletins de vote, et faisait défiler la troupe des *Tontons Macoutes* deux mains levées aux deux droits en V, le 22... Mais ce n'est pas une invention duvaliériste, la symbolique des chiffres chanceux et des dates porte-bonheur imprègne la culture haïtienne.



LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

## Fiction et subversion dans la lodyans

[Retour à la table des matières](#)

Genre typiquement haïtien de la miniature et de la mosaïque, la *lodyans* a souvent pour cadre la scène politique et pour cible favorite les personnages qui s'y meuvent. Cependant, même avec cette matière première dangereuse contre laquelle on met continuellement en garde la littérature, la lodyans vieille de trois siècles s'est toujours d'abord voulue une création romanesque et n'a jamais renié *le plaisir du texte et le grand goût des mots* pour raconter avec humour les tribulations de la vie-vieux-nègre. Ce tour de force du genre de vouloir camper certaines de ses histoires aux limites du politique et du littéraire, pose deux grandes questions auxquelles il faut esquisser réponses : la place de la fiction dans la lodyans et les différents niveaux de subversion qu'on y retrouve.

D'abord la manière particulière qu'a la lodyans de se construire comme fiction : la technique la plus commune du tireur de lodyans est d'accumuler des allusions à des détails réels de noms, de lieux, de dates, en si grand nombre que l'histoire finit par sonner vraie d'avoir tellement de coordonnées capables de se prêter à un jeu d'identification. C'est par ce moyen que chaque lecteur est invité à faire partie de la distribution, le « casting » comme il faut maintenant dire, en entrant dans la lodyans par de fausses charades à résoudre : portraits-

robots de personnages que l'histoire en cours pousse à dessiner dans sa tête.

Et pourtant, tout dans la lodyans est, et demeure, de l'ordre de la fiction. Il y a une sorte d'inversion de la formule consacrée : *L'histoire racontée est vraie mais toute ressemblance avec des personnes ne sont que pures coïncidences*. Ici, c'est l'histoire racontée qui n'a jamais eu lieu, mais les ressemblances de personnes ne sont pas tout à fait fortuites, ne sont pas tout à fait innocentes car, comment dire un curé en vérité sans que tous les curés ne s'y reconnaissent, et un notaire sans que tous les notaires ne s'y retrouvent, et ainsi de suite de tous les personnages de la fiction ? Et le défi du tireur à chaque fois est d'en raconter une plus vraie que nature, plus vraie que vraie. C'est alors que le mentir en cours sonne juste, et déguise en témoignage ce qui n'est qu'imaginaire, en autobiographie ce qui n'est que romanesque, à travers toute une enfilade de faux tableaux plausibles dont les décors et les accessoires sont vrais.

Ce chassé-croisé entre le narrateur, les personnages et le lecteur, c'est le ballet narratif du tireur de lodyans. Sa façon de se déplacer comme un boxeur sur un ring pour en prendre le moins possible et en donner le plus possible. Cette mise en fiction à chaud de la vie, telle que vécue au quotidien par ses acteurs, n'est autre que le premier « draft » de ce qui sera plus tard l'Histoire. Sa première interprétation, et pas n'importe laquelle, celle qui a fait sens pour les contemporains des événements. C'est en quoi la lodyans a toujours eu de l'importance en Haïti.

Ensuite les différents degrés de subversion dans les lodyans. C'est vrai que toutes les lodyans ne sont pas au même niveau de subversion. Le tireur le sait bien, lui qui s'adapte à chaque auditoire, à chaque conjoncture. Et le tireur de ruser, de se garder des affrontements, de jouer au silence, quand la situation d'ensemble commande la prudence ; ou de trop parler, ou de prendre des risques, ou de provoquer, quand il le faut. Mais comme tout le monde sait jusqu'où il peut aller, cela ne le protège en rien de ne pas se rendre parfois jusqu'aux limites libertaires de son art du vrai faux. Les risques demeurent ainsi toujours

grands et conséquents pour le tireur de lodyans, quel que soit le registre adopté.

Ce genre de la lodyans s'est donc épanoui à la confluence de l'oralité et de la littérature en connaissant mille morts annoncées et mille renaissances souhaitées, toutes les fois que tombaient les bâillons. Ce n'est donc pas exactement un genre nouveau, puisqu'il a le même âge, 300 ans, que la formation sociale haïtienne dans laquelle il est né - dans la même portée d'ailleurs que le vodou et le créole, avec lesquels il a un petit air de famille -, mais sa façon est si résolument subversive, pour la minorité de blocage d'une société bloquée depuis deux siècles, que c'est seulement la deuxième fois que l'on assiste à une tentative systématique de transposition de la lodyans dans le champ de l'écriture. La première date du début des années 1900, voilà cent ans. Elle s'était réalisée à coups de miniatures montées en mosaïques dans des séries de feuilletons parus dans le journal *Le Soir* (1899-1908) sous l'impulsion de Justin Lhérisson et de Fernand Hibbert. Ce dernier, le maître du genre, a probablement laissé à la littérature haïtienne du XXe siècle les chefs-d'œuvre - méconnus, sinon inconnus - les plus significatifs de la lodyans haïtienne quand elle engrosse Roman, Nouvelle et Théâtre.

LEURS JUPONS DÉPASSENT.  
Lodyans.

## Les recueils de lodyans

[Retour à la table des matières](#)

*Les Blancs de Mémoire (34) livre I*, Boréal, Montréal, 1999

*Leurs jupons dépassent (26) livre II*, pcl/petite collection lanctôt,  
Montréal, 2003

*Ce pays qui m'habite (17) livre III*, Lanctôt éditeur, Montréal,  
2002

Le prologue, au premier recueil :

*De la lodyans comme genre à haut risque de la miniature et de la mosaïque*

## Quina

1. Épitaphe pour une Mademoiselle	1	
2. Des crabes et des hommes	1	
3. Ma première leçon de survie	1	
4. Haute Trahison	1	
5. Les chasseurs de sortilèges	1	
6. La mort d'Alice C. un dimanche		3
7. Madame Grandbousin du Limousin	2	
8. La fabrication des petits machos	2	
9. La danse du ventre		3
10. La vocation	1	
11. L'homme qui parlait trop	1	
12. Le loup-garou de la ville voisine	1	
13. Messe-quatre-heures	1	
14. Les lumières de Paris	1	
15. Au nom du père et du fils	2	
16. Une histoire de bourrique et de jarre	1	
17. Le cabri à la dent d'or		3
18. L'espace des vaincus	1	
19. Le tribun et les trois mousquetaires		3

20. Les assises d'amour	1	
21. La divine comédie		3
22. Comment se faire des amis		3
23. L'œil du cyclone	1	

### *Port-aux-Morts*

1. La nature plaide non coupable	1	
2. La bande dessinée	1	
3. Le fou, l'interne et le caporal	1	
4. L'arrière-goût du café amer	1	
5. La poule aux oeufs rouges		3
6. De l'or pour mes amis et du plomb		3
7. <i>La despedida</i>	1	
8. La leçon magistrale		3
9. La croix des chemins	1	
10. Nous sommes tous des assassins		3
11. Une note parfaite	1	
12. Les couverts de trop		3
13. La petite malice		2
14. L'amère patrie	1	
15. La Sonnerie aux morts	1	
16. La grande clameur		2
17. T'a-t-on parlé de moi ?		3

## *Nédgé*

1. Deux mendiants au Paradis	1	
2. Vies de chiens	1	
3. Par la bouche des enfants		3
4. Que sont les batailles devenues ?	1	
5. Le boucher Mc Gill	1	
6. Grann Nanna	1	
7. Les pièges de l'Histoire	1	
8. Dans de beaux draps	1	
9. Exercices de style		3
10. Les demandes impromptues		2
11. La valeur « rajoutée »	1	
12. Ballade pour Galata		3
13. Les trois morts de Gérard Pisket	1	
14. Les tables à palabres		3
15. Les pompiers de Saint-Marc	1	
16. Le goût d'un pays		3
17. ¿Devine qui vient danser ?	1	

## *Terre-Promise*

- |  |   |
|--|---|
| 1. L'antichambre du Nobel                      | 2 |
| 2. La mort du Colonel                          | 2 |
| 3. Les bébés volés                             | 2 |
| 4. Le petit curé du pont de Léon               | 2 |
| 5. Les amants de la Ravine du nord             | 2 |
| 6. Lincoln, Churchill et le contremaître       | 2 |
| 7. Le sourire perdu des garçons de café        | 2 |
| 8. Qui a coulé <i>Le Neptune</i> ?             | 2 |
| 9. <i>Verbatim</i> : recette pour quatre       | 2 |
| 10. La machine à faire des trous               | 2 |
| 11. La lumière et le bout du tunnel            | 2 |
| 12. Le cauchemar de Governor's Island          | 2 |
| 13. L'Amiral léoganais                         | 2 |
| 14. Le téléphone de mon compère                | 2 |
| 15. Les conseillers du Chef sur son assassinat | 2 |
| 16. La galerie des portraits à grands traits   | 2 |
| 17. Cuba est revenue                           | 2 |
| 18. Ni pour ni contre... tout au contraire     | 2 |
| 19. Les orphelins du sida                      | 2 |
| 20. Une déveine haïtienne                      | 2 |

Glossaire : 40 entrées

L'épilogue, au second recueil : *Fiction et subversion dans la lodyans*